

Université de Zagreb

Faculté de philosophie et lettres

Département d'études romanes

L'Étude des personnages et des valeurs dans le roman
La Princesse de Clèves de Madame de Lafayette

Mémoire de Master

Présentée par :

Sara Nežić

Directrice de recherche :

Madame Ivana Franić

Codirectrice de recherche:

Madame Daniela Ćurko

Zagreb, avril 2013

Sveučilište u Zagrebu

Filozofski fakultet

Odsjek za romanistiku

Analiza likova i etičkih vrijednosti u romanu *Princeza
od Clèvesa* Madame de Lafayette

Studentica:

Sara Nežić

Mentorica:

Dr.sc. Ivana Franić, doc.

Komentorica:

Dr.sc. Daniela Ćurko, lektor

Zagreb, travanj 2013

Table des matières

<i>SAŽETAK</i>	2
<i>RÉSUMÉ</i>	3
<i>INTRODUCTION</i>	5
1. Motivation et intérêt de mon travail.....	5
2. Méthodologie et délimitation du corpus	5
3. L'esthétique et la poétique du roman classique	7
4. Structure et le sens. Le rôle des récits secondaires dans l'intériorisation des valeurs par la princesse .	9
PREMIÈRE PARTIE : PERSONNAGES ET VALEURS DANS LA PRINCESSE DE CLÈVES DE MADAME DE LAFAYETTE	11
<i>Ch. 1. L'HISTOIRE DES IDÉES DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE FRANÇAIS</i>	12
1. L'influence du jansénisme sur les valeurs des personnages de Madame de Lafayette	12
1.2. La vision de l'homme, de la condition humaine, du bonheur et de l'amour chez les moralistes du grand siècle	13
<i>Ch. 2 LES PERSONNAGES, INCARNATIONS DES VALEURS</i>	20
2.1. Le système des personnages	20
2.2. La princesse de Clèves.....	22
2.3. Le duc de Nemours	26
2.4. Le prince de Clèves	28
2.5. L'analyse psychologique et les valeurs.....	30
<i>Ch. 3 LES VALEURS DE LA COUR</i>	34
3.1. La naissance, le bien, l'éclat	34
3.2. L'amour, le mariage.....	37
3.3. Le devoir, le bonheur, le repos, les bienséances, la vertu, la sincérité.....	42
3.4. La mort, la destinée.....	50
3.5. L'hierarchie des valeurs.....	53
DEUXIÈME PARTIE: L'ÉTUDE D'UN EXTRAIT DU ROMAN EN CLASSE DE TERMINALE DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE / LANGUE SECONDE	54
<i>Ch. 1. LE TEXTE LITTÉRAIRE EN CLASSE DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE</i>	55
<i>Ch. 2 LE PLAN DE LA LEÇON</i>	59
2.1. Plan du tableau.....	66
<i>CONCLUSION</i>	69
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	73
<i>ANNEXE</i>	74
1. Madame de Lafayette : extrait de La Princesse de Clèves (1678)	75
2. Résumé de l'action du roman	81

SAŽETAK

Cilj ovog rada jest analiza likova i etičkih vrijednosti u romanu *Princeza od Clèvesa* francuske autorice Madame de Lafayette. Diplomski rad se sastoji od dva dijela, od kojih prvi pokriva estetiku i poetiku klasicističkog romana, te zatim najautentičnije karakteristike stvaralaštva Madame de Lafayette, s podrobnim osvrtom na djelo *Princeza od Clèvesa*. Madame de Lafayette smješta radnju tragične ljubavne priče o nemogućnosti trajanja ove i svake velike i strasne ljubavi u razdoblje pred sam kraj vladavine Henrija II. Tako istovremeno daje fresku života na dvoru te epohe koja je poput odraza u zrcalu povijesnog vremena vladavine starog Louisa XIV, i postiže traženu vjerodostojnost. No, sporedne radnje epizodnih umetnutih priča o tragičnim ljubavima stvarnih povijesnih ličnosti dvora dinastije Valois nisu tek dekor koji služi u svrhu vjerodostojnosti, već imaju odlučujuću ulogu u dijegezi, jer vode junakinju konačnoj odluci da se odrekne ljubavi zbog vrijednosti koja joj je važnija – svog duševnog mira.

Vrijednosti koji predstavljaju pojedini likovi romana vrijednosti su pod djelomičnim utjecajem s jedne strane precioznosti, s druge jansenizma koji je obilježio mišljenje Blaisea Pascala i drugih filozofa moralista (La Rochefoucauld, La Bruyère), i naposljetku pod utjecajem vizije čovjeka i poimanja ljubavi navednih moralista. Te su vrijednosti (ljubav, dužnost, mjera, razum) ujedno u skladu sa kartezijanskim racionalizmom i svjetonazorom *čestitog čovjeka (honnête homme)*, koji je i idealni čitatelj i ujedno etički ideal kasnog francuskog XVII. stoljeća.

Drugi i ujedno didaktički dio mog rada je podijeljen na teorijsko istraživanje koje govori o obradi ulomaka djela francuske književnosti na satu francuskog jezika kao stranog jezika, i praktičnog dijela koji prikazuje plan uvodnog sata koji će prvo obraditi kratku povijest Francuske XVI. i XVII. stoljeća. Naposljetku dajemo plan i sadržaj obrade samog ulomka iz romana *Princeza od Clèvesa* na satu francuskog jezika u jednom četvrtom razredu francuske jezične gimnazije u Zagrebu.

KLJUČNE RIJEČI: roman klasicizma, *Princesse de Clèves*, vrijednosti, *honnête homme*, obrada ulomka romana na satu francuskog kao stranog jezika, provedba školskog sata.

RÉSUMÉ

Le sujet de mon mémoire de Master est l'analyse des personnages et des valeurs dans le roman *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette. Le mémoire consiste en deux parties, dont la première traite l'esthétique et la poétique du roman classique en général, et celles de l'œuvre de Madame de Lafayette en particulier.

Madame de Lafayette situe l'histoire de l'amour tragique de la princesse – et par delà, l'histoire de l'impossibilité pour tout amour de durer dans le temps – à la fin du règne d'Henri II. Cela lui permet de donner à la fois une fresque de la vie de cour de l'époque qui est le miroir de l'époque de la vieillesse de Louis XIV, et de garantir ainsi la vraisemblance de son roman. Pourtant, les épisodes secondaires narrant les amours des personnages vrais de la cour des Valois sont bien plus que le pur décor garantissant la vraisemblance, puisqu'ils ont une fonction décisive dans la diégèse en ce qu'elles conduisent l'héroïne à son renoncement final à l'amour au profit d'une valeur qu'elle juge plus importante : le repos.

Les valeurs, toujours incarnées par un certain personnage ou par un groupe de personnages, sont d'un côté influencées par la préciosité de Madame de Lafayette et de l'autre par le jansénisme qui a marqué la pensée de Blaise Pascal et des autres philosophes moralistes français (La Rochefoucauld, La Bruyère). Ces valeurs sont en même temps en accord avec la vision du monde exprimée par ces moralistes et avec le système des valeurs du lecteur idéal – qui représente en même temps l'idéal éthique de *l'honnête homme* et le rationalisme cartésien qui le caractérise.

La seconde partie de mon mémoire traite la problématique didactique. Le premier chapitre couvre la partie théorique traitant l'explication du texte en classe de français langue étrangère et la partie pratique qui présente le plan de deux heures de cours d'histoire et de littérature françaises ; la première heure, introductive, doit présenter brièvement l'histoire politique de la France de l'époque de François I^{er} et d'Henri II, et ensuite de l'époque des premiers Bourbons – Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. Le sous-chapitre suivant présente l'explication du texte des deux scènes d'espionnage nocturne à Coulommiers dans une classe de terminale du lycée français (le 18^e lycée) de Zagreb.

MOTS-CLÉS : le roman, le classicisme, *La Princesse de Clèves*, les valeurs, l'honnête homme, Blaise Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, l'explication du texte en classe (de terminale) de FLE, le plan de cours.

INTRODUCTION

1. Motivation et intérêt de mon travail

J'ai choisi l'étude de ce roman comme sujet de mon mémoire pour des raisons diverses. La première en est que j'aime beaucoup la littérature française en général et surtout les auteurs du classicisme, comme Madame de Lafayette. L'objectif de mon mémoire est l'analyse du roman *La Princesse de Clèves* et l'étude d'un extrait de cette œuvre dans un lycée avec des apprenants. C'est à partir de cet objectif que j'ai choisi de mettre l'accent sur un roman qui est facile à lire. Il offre pourtant un intéressant spectre de thèmes pour un débat dynamique en classe, étant donné que ce roman d'analyse psychologique, situé dans le cadre historique de l'histoire de la France du XVI^e siècle, présente une intrigue amoureuse, sujet qui intéresse et motive toujours les élèves.

2. Méthodologie et délimitation du corpus

Mon approche est d'abord historique, puisque l'on commence toujours l'étude d'un texte littéraire en classe de français langue étrangère (du niveau B2 selon le cadre européen) par la présentation du cadre spatio-temporel de l'œuvre choisie, avant de passer à l'acquisition des connaissances concernant l'histoire des idées et l'histoire de la civilisation relative à cette œuvre. Je me réfère donc aussi bien à l'histoire des idées qu'à l'histoire politique et à l'histoire de la civilisation. Ainsi, en ce qui concerne l'histoire politique du XVI^e et du XVII^e siècles, je me réfère aux ouvrages des historiens Georges Duby et Robert Mandrou, et notamment à leur *Histoire de la civilisation française* (tome II), ainsi qu'à *L'Histoire de France* de Jean Carpentier et de François Lebrun.

Quant à l'étude de la pensée de Blaise Pascal, de La Rochefoucauld et de La Bruyère, dont la compréhension est nécessaire pour analyser l'œuvre de Madame de Lafayette, leur visions du monde étant proches, voire concordantes, je me réfère à l'étude de la pensée de La Rochefoucauld par Jean Lafond, à la lecture des *Caractères* de La Bruyère par André Stegmann et à celle des *Pensées* de Pascal par Dominique Descotes.

Et finalement, quant à l'analyse de l'œuvre de Madame de Lafayette, je me réfère surtout à la critique thématique et phénoménologique, et notamment aux œuvres de Jean Rousset (*Forme et signification*) et de Georges Poulet (*Études sur le temps humain*, tome I).

L'objectif principal de cette étude est de présenter et d'analyser l'œuvre la plus célèbre de Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, datant de 1678. Madame de Lafayette décrit la cour du roi Henri II (1547-1559) et expose la palette des différents personnages et les valeurs qu'ils représentent. L'étude comporte deux parties principales.

Dans la première partie j'essaierai de définir le roman classique, puis d'expliquer le terme de « jansénisme » et son influence à l'époque de Madame de Lafayette. Également, j'analyserai ce qui est en commun dans la pensée des trois grands philosophes moralistes – Blaise Pascal, La Bruyère et La Rochefoucauld –, en ce qui concerne leur réflexion sur la condition humaine, la vision de l'homme – très pessimiste – et la conception de l'amour. Nous verrons un lien étroit de la philosophie de ces penseurs influencés par le jansénisme avec la vision tragique de Madame de Lafayette que l'on peut déduire des soliloques de la princesse de Clèves, ainsi que de l'action même du roman.

Dans le roman, tous les personnages sont réels, à l'exception du protagoniste – la princesse de Clèves. J'analyserai les trois personnages principaux, Madame de Clèves, le duc de Nemours et Monsieur de Clèves. Bien que presque tous les personnages aient vraiment existé, l'intrigue centrale qui narre l'histoire de la princesse est fictive. Aussi, ce mémoire étudie la caractéristique probablement la plus importante du roman *La Princesse de Clèves* : les valeurs de la vie de cour. En effet, nous analyserons douze types de valeurs. Les valeurs traitées dans *La Princesse de Clèves* sont la naissance, le bien, l'éclat, l'amour, le mariage, le devoir, le bonheur, le repos, les bienséances, la vertu, la sincérité, et la mort. Il faut mentionner qu'il y a une grande différence entre les valeurs en vigueur pour les femmes et celles pour les hommes, différence dont j'expliquerai les raisons dans ce mémoire.

La seconde partie traite du second objectif de ce travail qui est un bref aperçu concernant l'étude de la littérature française dans le contexte du FLE (Français Langue Étrangère) et l'étude d'un extrait littéraire en particulier. En effet, je donnerai des conseils pour améliorer la lecture en classe, en indiquant les meilleures approches à adopter pour

aborder un texte littéraire, sans perdre de vue son aspect littéraire. Cette partie théorique servira à introduire l'étude d'un extrait du roman *La Princesse de Clèves* dans une classe de français langue étrangère d'un lycée à Zagreb. Il s'agit d'un cours de 90 minutes pendant lequel les apprenants acquerront une connaissance générale de l'histoire de la France du XVII^e siècle, et plus spécialement de l'œuvre littéraire et du style de l'auteur Madame de Lafayette. En outre, les élèves les plus doués pour l'écriture auront l'occasion de rédiger un devoir dans lequel ils pourront essayer d'imiter le style de Madame de Lafayette. La session couvrira donc toutes les activités – l'acquisition de connaissances sur l'histoire politique de la France des XVI^e et XVII^e siècles, de même qu'en histoire des idées pour ce qui concerne les valeurs de l'époque, la lecture et l'expression écrite et orale.

3. L'esthétique et la poétique du roman

La poétique, qui est l'étude des œuvres, présente la forme comme vécu, et le « signe » se fait « texte ». Elle n'est pas séparable d'une pratique de l'écriture puisqu'elle en est la conscience.

Le roman classique du XVII^e siècle raconte les événements de la vie privée. Il a une intrigue simple, avec peu de personnages. C'est le roman d'analyse, où l'analyse psychologique est donc prédominante. Le roman classique offre une narration linéaire et chronologique qui met en scène des événements de la vie quotidienne, des circonstances simples et l'homme du commun. Il se caractérise par l'élégance du style avec l'emploi de la litote, de l'euphémisme et de la périphrase. À la différence du roman héroïque de l'époque baroque allant jusqu'à quinze mille pages, le roman classique est court.

Le roman classique s'établit en réaction contre le roman héroïque et en même temps sous l'influence du roman espagnol. Le précurseur en est le philosophe et sociologue Georges Sorel, qui adapte le roman espagnol (la *novela*) à la culture française.

Il faut constater que le roman classique recherche un certain réalisme, c'est-à-dire que son objectif est de donner l'illusion de la réalité. Par conséquent, on assiste à la naissance de nouvelles formes comme les romans historiques et galants, les pseudo-mémoires et les romans épistolaires. Les romans écrits à la première personne permettent

l'exploration de la vie intérieure du protagoniste et créent la vraisemblance, alors que le narrateur joue le rôle du moraliste ou du philosophe.

L'esthétique du roman classique relève le rapport entre fiction et histoire, la vraisemblance, le traitement des personnages, le style et l'insertion de descriptions. Comme nous l'avons démontré *supra*, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, on voit apparaître un nouveau type de roman, avec les mêmes traits esthétiques. Il s'agit de *petits romans* très courts. Alors que le roman baroque se situait dans un passé mythique, ces romanciers empruntent leur sujet au passé historique. L'avènement du classique marque la naissance de la forme romanesque telle que nous la connaissons encore aujourd'hui. Les exemples les plus significatifs sont précisément *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette, le roman de notre étude, et *Dom Carlos* de César Vichard de Saint-Real (1672). Le premier roman de Madame de Lafayette, *Zaïde*, était une « histoire espagnole », tandis que son deuxième roman révèle un caractère plus typiquement français.

Le choix d'écrire un roman historique a permis à la romancière de satisfaire l'exigence du vraisemblable qui impose que les personnages, les actions, le temps et l'espace soient semblables à la vérité. Le roman historique a donné l'impression de vérité aux lecteurs de l'époque qui connaissaient fort bien toutes les données historiques importantes de l'époque d'Henri II, y compris les lignages des grandes maisons.

Ce roman est considéré comme le premier roman d'analyse psychologique, consacré essentiellement à l'exploration des sentiments des trois personnages principaux (passion, vertu, désir), ainsi qu'aux causes du renoncement à l'amour. L'amour est omniprésent dans le roman et tous les personnages sont amoureux ou courtisés. La vision qui s'en dégage est que l'amour conduit toujours à la souffrance bien qu'il puisse donner un bonheur passager. Le roman a également les qualités d'un document historique : présentation de l'éclat et des mœurs de la cour d'Henri II. La romancière nous fait comprendre la complexité de la cour. Ainsi voit-on l'éclat de la cour dans l'évocation de grandes fêtes, des ballets, des courses de bagues, des parties de chasse, etc. Aussi, dès la première phrase, la romancière introduit le lecteur dans le monde galant et magnifique de la cour du roi Henri II : « La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne d'Henri second ».¹ Mais, il ne faut

¹ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 41.

pas confondre « l'utilisation de l'histoire et la peinture de la cour. La première remplit une fonction esthétique ; la seconde est du ressort du moraliste ».²

4. Structure et le sens. Le rôle des récits secondaires dans l'intériorisation des valeurs par la princesse

Au cours du roman, on trouve quatre récits qui prennent une grande importance dans l'œuvre. Ils sont racontés par des personnages à d'autres personnages. Ces récits sont : Madame de Chartres raconte l'histoire de Diane de Poitiers³ dans le tome I (« Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite, ni la fidélité de Madame de Valentinois qui a fait naître la passion du roi, ni qui l'a conservée, [...] »)⁴ ; le Prince de Clèves fait le récit de Madame de Tournon dans les tomes I et II (« Pour Mme de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse et digne de votre estime. [...] Il y a longtemps que je le suis, [...] et que je sais qu'elle aimait le comte de Sancerre, à qui elle donnait des espérances de l'épouser. »)⁵ ; la Dauphine raconte le récit d'Anne de Boulen⁶ dans le tome II (« Jamais femme n'a eu tant de charmes et tant d'agrément dans sa personne et dans son humeur. [...] Elle était d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII avait été amoureux de sa sœur et de sa mère, et l'on a même soupçonné qu'elle était sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le roi Louis XII. »)⁷ ; et le vidame raconte sa propre histoire au duc de Nemours et il la relate à Madame de Clèves :

[...] mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre. Depuis que je suis à la cour, la reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avais eu lieu de croire qu'elle avait de la bonté pour moi ; néanmoins, il n'y avait rien de particulier, et je n'avais jamais songé à avoir d'autres sentiments pour elle que ceux de respect. J'étais même fort amoureux de Mme de Thémises ; il est aisé de juger en la voyant qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle, quand on en est aimé, et je l'étais [...].⁸

² Jean Mesnard, *Madame de Lafayette : La Princesse de Clèves*, GF Flammarion, Paris, 1996, p. 31.

³ Comtesse de Saint-Vallier et duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers (1500-1566) fut pendant plus de 20 ans la favorite du roi Henri II.

⁴ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 70.

⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶ Anne Boleyn (1507-1536) fut de 1533 à 1536 la deuxième épouse du roi Henri VIII d'Angleterre.

⁷ *Ibid.*, p. 115.

⁸ *Ibid.*, p. 131-132.

On doit noter que ces récits sont destinés à la princesse de Clèves et qu'ils représentent un message ou un avertissement qui lui sont destinés. Si bien que chaque fois, après l'écoute d'une nouvelle histoire d'amour ou de galanterie, la princesse de Clèves élabore la vision d'un monde dans lequel la passion des amoureux introduit le désordre et le sacrifice d'au moins une personne.

Le narrateur et l'héroïne ne sont pas du tout une et même personne, tout au contraire – le narrateur se permet de juger ses personnages puisqu'il sait plus que ses personnages. Pour prendre l'exemple de la lettre du vidame de Chartres, lorsque Madame de Clèves croit que celle-ci appartient au duc de Nemours, la romancière nous explique que la lettre appartient au vidame et non pas à Monsieur de Nemours :

Mme de Clèves n'était pas la seule personne dont cette lettre troublait le repos. Le vidame de Chartres, qui l'avait perdue, et non pas M. de Nemours, en était dans une extrême inquiétude ; il avait passé tout le soir chez M. de Guise, qui avait donné un grand souper au duc de Ferrare, son beau-frère, et à toute jeunesse de la cour.⁹

Il faut également noter que la fin du roman est plutôt réaliste et, comme Henri Mitterand le met en évidence, diffère en cela la tradition romanesque utilisée dans le roman :

Si l'on peut parler de la fin « réaliste » d'un roman idéaliste, c'est à cause du très net souci de ne pas faire appel, dans les dernières pages, à des éléments trop utilisés dans la tradition romanesque : mort violente par une maladie qui advient bien à propos (déjà trop nombreuses dans ce roman) ; entreprises extraordinaires de l'amant rejeté, pour rechercher l'oubli et la mort (comme l'avait fait le chevalier de Guise) ; enlèvement de la maîtresse par son amant, etc.¹⁰

⁹ *Ibid.*, p. 128.

¹⁰ Collection dirigée par Henri Mitterand, *La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette*, Éditions Nathan, 1989, p. 95.

PREMIÈRE PARTIE:
PERSONNAGES ET VALEURS DANS LA PRINCESSE DE CLÈVES DE
MADAME DE LAFAYETTE

Ch. 1. L'HISTOIRE DES IDÉES DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVII^e SIÈCLE FRANÇAIS

1. 1. L'influence du jansénisme sur les valeurs des personnages de Madame de Lafayette

À l'époque de Madame de Lafayette, le jansénisme exerçait une influence très importante sur le milieu littéraire. L'*Encyclopaedia Universalis*¹¹ explique que le jansénisme n'est pas un phénomène isolé, mais plutôt une manifestation dramatique, fondée sur les écrits antipélagiens de saint Augustin, de la crise provoquée par la Renaissance humaniste, crise qui secoue la théologie catholique au XVII^e siècle. Le Hollandais Jansen (Jansénius) (1585-1638) énonce que, depuis le péché originel, la volonté de l'homme sans le secours divin n'est capable que du mal. Le dogme fondamental manifeste la rupture radicale entre l'homme et Dieu, parce que l'homme s'est préféré à Dieu. Cet homme dominé par l'amour-propre est devenu son propre Dieu. À la recherche d'une vérité qui n'existe pas en dehors de Dieu, l'homme vit d'illusion et d'égoïsme. Comme aucun sentiment n'est authentique, l'amour et la passion ne sont que des imitations tragiques du seul amour véritable – celui de Dieu.

Ce courant théologique a connu plusieurs variantes :

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur le jansénisme, on est frappé de son peu de cohérence intellectuelle. La théologie augustinienne n'y est qu'une étiquette derrière laquelle s'abritent des réalités fort diverses. L'augustinisme de Jansénius est rigide et archaïsant, celui d'Arnauld est souple et tout imprégné de thomisme, celui de Quesnel proche de Bérulle bien plus que de Jansénius. D'où les dissensions qui agiteront ce milieu dès le XVII^e siècle.¹²

Le plus grand défenseur du jansénisme fut Blaise Pascal (1623-1662), dont les idées pénétrèrent la société française, notamment la cour et ses courtisans. Dans le sous-chapitre suivant, nous étudierons l'accord de la vision pessimiste de l'homme, de la condition humaine et des passions de l'âme entre Blaise Pascal et deux autres moralistes français, Jean de La Bruyère (1645-1696) et le duc François de La Rochefoucauld (1613-1680), et la vision de Madame de Lafayette.

¹¹ S.v. « Jansénisme », *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 12, *Inceste–Jean-Paul*, Encyclopaedia Universalis, Paris, S.A., 1996.

¹² *Ibid.*, p. 885.

Madame de Lafayette fréquente les milieux jansénistes : dans *La Princesse de Clèves* on peut noter les traces de cette influence. Une des marques dans l'œuvre de Madame de Lafayette en est l'incapacité de Madame de Clèves à exprimer ses problèmes ainsi qu'à les affronter. Elle ne combat pas l'amour, mais elle le cache à la cour, de même qu'il ne s'agit pas d'avoir été indigne envers son mari, mais d'avoir paru indigne au duc de Nemours. À la cour, rien n'est ce qu'il semble être, tout le monde porte un masque, l'apparence est la chose la plus importante, et d'ailleurs la seule qui compte vraiment. Madame de Chartres conseille sa fille: « Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit Mme de Chartres, vous serez souvent trompée ; ce qui paraît n'est presque jamais la vérité ».¹³ Même la vertu de Madame de Clèves ne révèle qu'une façade. Elle ne montre pas son amour, mais le dissimule et sa vertu est toujours mise en scène comme la vertu stoïque des jansénistes. L'orgueil joue un rôle certain dans son comportement. Elle doit toujours s'élever au-dessus des autres dames : « [...] et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables ».¹⁴

À travers un récit situé dans l'histoire de France et avec personnages idéalisés, le roman donne alors lieu à une analyse approfondie de l'amour et transmet par ce biais la vision augustinienne et janséniste de l'amour et de l'homme, en vogue au XVII^e siècle.

1.2. La vision de l'homme, de la condition humaine, du bonheur et de l'amour chez les moralistes du grand siècle

L'influence du jansénisme se fait sentir dans la littérature de la deuxième moitié du siècle : on la trouve dans les *Pensées* (1669) de Blaise Pascal, qui montre l'homme victime de sa nature dégradée. La vision pessimiste de l'homme selon La Bruyère (*Les Caractères* 1688) et le duc de La Rochefoucauld (*Maximes et réflexions diverses* 1665) doit aussi beaucoup à ce courant janséniste. Les valeurs que Madame de Lafayette exprime dans son œuvre coïncident avec la vision du monde et de la nature humaine élaborée par les philosophes moralistes français, Pascal, La Rochefoucauld et La Bruyère.

¹³ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 71.

¹⁴ *Ibid.*, p. 226.

1.2.1. La nature humaine

D'abord, il convient d'expliquer ce que signifie le terme d'honnête homme, qui est une idée-clé pour la sociologie de l'art et l'histoire de la littérature du XVI^e siècle. Pascal lui donne un sens original. L'honnête homme est un personnage sociable, porteur des valeurs de politesse, il est un idéal de modération et d'équilibre. Il incarne une tension qui résulte de cette recherche d'équilibre entre le corps et l'âme et entre les vertus antiques et les vertus chrétiennes. L'effacement de l'amour propre caractérise l'honnête homme. Cette exigence de l'effacement de l'amour-propre est très importante, étant donné que La Rochefoucauld dit que l'homme n'est qu'amour-propre. La Bruyère pense, tout comme le pensent La Rochefoucauld et Pascal, que l'homme est inconstant et faible, mais aussi ingrat, hypocrite, intéressé et trop occupé de lui-même pour s'inquiéter des autres :

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.¹⁵

1.2.1.1. Le désir et le bonheur

La Rochefoucauld pense que la nature du désir est de désirer toujours plus et que, quand on est certain d'être aimé, le désir disparaît. La Bruyère affirme que tout ce que l'on désire arrive toujours trop tard et qu'on passe ainsi sa vie à désirer (c'est la destinée de l'homme) : « Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir ».¹⁶

Pascal souligne que la recherche du bonheur est le moteur de toutes les actions dans la vie d'homme :

Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. [...] C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.¹⁷

La Rochefoucauld complète la vision sombre de la destinée de l'homme en affirmant que tout bonheur des amants est passager et fugitif.

¹⁵ Jean de La Bruyère, *Caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, « De l'homme », fr. 1, p. 260.

¹⁶ *Ibid.*, « Du cœur », fr. 62, p. 142

¹⁷ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Garnier-Flammarion, 1976, p. 166, n° 425-148.

1.2.1.2. *La vision du monde*

Selon Pascal, l'homme ne peut pas comprendre sa juste place dans l'immensité de l'Univers vu comme une sphère infinie. Pour évaluer sa juste place dans l'univers, l'homme doit prendre en considération ce qui est l'infiniment petit et ce qui est l'infiniment grand. Pascal conclut que la place de l'homme est d'être « un milieu entre rien et tout » : « Car enfin, qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ».¹⁸

Toutefois, l'infiniment petit (l'atome) et l'infiniment grand (l'univers), la fin et les causes de tout restent incompréhensibles à l'homme.

1.2.1.3. *La cour et l'hypocrisie*

L'hypocrisie et le masque sont les notions très importantes dans l'œuvre de Madame de Lafayette. Elle nous informe du fait que la cour est le monde des masques où tous les mariages se font par intérêt. La Bruyère décrit la cour comme un monde dur, sans merci, où règne l'intérêt, où tout n'est qu'ambition et vanité, où l'on oublie ses anciens amis dès qu'on monte en faveur ou puissance. À la cour tout est apparence et hypocrisie, le langage même ne sert qu'à donner l'impression (fausse) de l'amitié, en jouant un rôle considérable dans ce jeu des apparences : « Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence ».¹⁹

D'après La Bruyère, ce monde est un théâtre où tout est artifice, où rien ne change sauf les acteurs. L'homme intègre ne peut que souhaiter fuir ce monde des apparences et de l'hypocrisie, et se retirer sur ses terres :

Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. [...] Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ; ils s'évanouiront à leur tour ; et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place.²⁰

¹⁸ *Ibid.*, p. 66, n° 72-199, « Disproportion de l'homme ».

¹⁹ *Ibid.*, p. 79, n° 100-978.

²⁰ Jean de La Bruyère, *Caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, « De l'homme », fr. 99, p. 224.

1.2.2. La condition humaine : inconstance, ennui, inquiétude

1.2.2.1. La condition mortelle de l'homme

L'homme, selon Pascal, ressent de l'angoisse devant l'infini de l'Univers, principalement parce qu'il est conscient de sa condition faible et mortelle :

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ce qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.²¹

L'homme, faible et mortel, est misérable, et toute sa grandeur consiste précisément en ce qu'il se sait misérable : « En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît ».²²

Pascal définit brièvement la condition de l'homme de la manière suivante : « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude ».²³ Cette inconstance²⁴ résulte de la nature complexe et contradictoire de l'homme et des choses.

1.2.2.2. La connaissance

Les moralistes considèrent que la capacité de penser est la seule dignité de cet homme si misérable et si corrompu. La connaissance dépend de nos perceptions, de nos capacités de réflexion et de notre vision du monde, et c'est pour cela qu'elle est très subjective. Selon Pascal, il n'y a pas de connaissance objective des choses. Il met l'accent sur l'opinion que l'homme est trompé aussi bien par ses sens (« Les sens abusent la raison par de fausses apparences [...] »²⁵) que par sa raison.

Pascal conclut que la connaissance est impossible parce que l'homme est sujet à l'erreur sans la grâce de Dieu, ce Dieu qui reste caché à l'homme (*Deus absconditus*) :

²¹ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Garnier-Flammarion, 1976, p. 109, n° 199-434.

²² *Ibid.*, p. 161, n° 416-122.

²³ *Ibid.*, p. 85, n° 127-24.

²⁴ « Inconstance. – Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinaisons : car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. » (*Ibid.*, p. 83, n° 112-54).

²⁵ *Ibid.*, p.76, n° 83-45.

L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse : ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre.²⁶

1.2.2.3. *Le Dieu caché*

La conception de Dieu caché est essentielle pour la philosophie de Pascal. La vraie essence de Dieu est cachée à la connaissance de l'humanité. Si Dieu se découvrait aux hommes, il serait possible de croire en lui, mais Dieu peut se rendre sensible au cœur, avec une évidence tout immédiate. L'idée du Dieu qui se cache doit être étroitement associée à celle des obscurités qui se trouvent dans les *Écritures*:

[...] Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les *Écritures*, *Deus absconditus* ; et, enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement ; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur[...]²⁷

1.2.2.4. *Le divertissement*

Pour Pascal, la vie sans divertissement caractérise un homme qui a trop le temps de penser à lui-même et à sa condition « faible et mortelle ». Ce qui rend l'homme malheureux, c'est la prise de conscience de sa condition. Si l'homme reste sans divertissement il est « misérable », même s'il s'agit du roi. Tous les hommes partagent la même condition humaine :

[...] j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos, dans une chambre. [...] Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans *le malheur naturel de notre condition faible et mortelle*, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.²⁸

²⁶ *Ibid.*, *loc. cit.*

²⁷ *Ibid.*, p. 102, n° 194-427.

²⁸ *Ibid.*, p. 86, n° 139-136, « Divertissement ».

Dans *La Princesse de Clèves* le personnage dont le comportement représente l'exemple de l'importance du divertissement dans la vie d'un homme, est plutôt le duc de Nemours.

1.2.2.5. L'ennui

La misère de l'homme vient d'abord de l'ennui, que ressent l'homme quand il est sans compagnie :

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.²⁹

Si pour Pascal le malheur de l'homme vient de ne pas savoir demeurer en repos, si cette impossibilité pousse l'homme à chercher le divertissement qui fait détourner l'homme de ce qui compte vraiment – Dieu, La Bruyère semble condamner le divertissement, le refus et la peur de l'homme de penser à sa condition tout comme le fait Pascal : « Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu. »³⁰

1.2.3. L'amour

Nous pouvons voir que La Bruyère est pessimiste dans les réflexions sur la destinée de l'homme de même que sur l'amour, tout comme le sont La Rochefoucauld et Madame de Lafayette. L'amour ne dure pas, il se fane au fil des ans et il est le contraire de l'amitié qui perdure avec le temps (mais c'est encore plus difficile de trouver une véritable amitié, selon La Rochefoucauld) : « Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. »³¹

²⁹ *Ibid.*, p. 85, n. 131-622, « Ennui ».

³⁰ La Bruyère, *Caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, « De l'homme », fr. 99, p. 285.

³¹ *Ibid.*, fr. 4, p. 136.

La Rochefoucauld considère que l'amitié aussi s'effrite : « [...] mais le temps, qui change l'humeur et les intérêts, les détruit presque également tous les deux. Les hommes sont trop faibles et trop changeants pour soutenir longtemps le poids de l'amitié. »³²

L'amour pour les philosophes moralistes est violent et toujours conçu comme amour-passion et comme un coup de foudre : « L'amour commence par l'amour ; et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible. »³³

La Bruyère considère la jalousie comme la preuve la plus sûre de l'amour et en même temps comme une des souffrances les plus dures qu'inflige l'amour. Les réflexions de la princesse de Clèves sur la souffrance que lui cause la jalousie illustrent bien l'idée, que Madame de Lafayette partage avec La Rochefoucauld, que la jalousie est un tourment presque insupportable.

Il y a plusieurs scènes dans le roman *La Princesse de Clèves* où l'héroïne exprime la crainte que le duc de Nemours cessera de l'aimer. Également, La Rochefoucauld nous prévient que même l'amour le plus sincère et violent ne dure pas, d'abord parce que l'homme est inconstant par nature, et ensuite parce que rien ne résiste à l'usure du temps. L'homme cesse d'apprécier et d'aimer ce qu'il possède et ce qu'il est sûr de posséder toujours : « N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé. »³⁴

« Quelles personnes auraient commencé de s'aimer, si elles s'étaient vues d'abord comme on se voit dans la suite des années ? »³⁵

Il faut ajouter que pour les philosophes moralistes du XVII^e siècle, l'homme est plus inconstant et moins capable d'aimer longtemps qu'une femme : « Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, *et se console* ; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable. »³⁶

La Bruyère écrit presque la même chose, qu'il est dans la nature de l'homme de ne pas aimer éternellement et surtout de ne pas éprouver éternellement la douleur d'une séparation, puisque l'homme est faible et inconstant par nature. D'ailleurs, le dénouement du roman nous dit d'une manière implicite que les craintes de la princesse de Clèves ont été justifiées, et que l'homme est effectivement inconstant, puisque le duc de Nemours oublie Madame de Clèves après un certain temps.

³² La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977, ch. XVII « De l'inconstance », p.136.

³³ La Bruyère, *Caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, fr. 9, p. 137.

³⁴ La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977, Maxime n. 57, p. 98.

³⁵ *Ibid.*, « De l'inconstance », p. 136.

³⁶ La Bruyère, *Caractères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, fr. 70, p. 129.

Ch. 2 LES PERSONNAGES, INCARNATIONS DES VALEURS

D'après Alain Niderst,³⁷ il y a quatre-vingt-quinze personnages dans ce roman, dont vingt-quatre ont un aspect physique défini. Le personnage principal – qui est la princesse de Clèves – est le seul qui soit entièrement fictif.

La présentation des personnages est soumise à quelques règles, comme celles des bienséances, de la vraisemblance de la cour et du roman. Aussi, puisqu'il s'agit d'un roman historique, tous les personnages sont réels, exceptée l'héroïne même, comme nous l'avons déjà constaté. Ainsi le mariage de la princesse avec Monsieur de Clèves, l'amour du duc de Nemours pour la princesse et toute l'intrigue centrale, sont-ils fictifs.

Il est intéressant de remarquer que seuls Henri II, sa sœur, ses filles, sa bru, Henri VIII d'Angleterre et ses épouses, ainsi que le roi François I^{er} portent un prénom, tandis que Mme de Clèves, Mme de Chartres, le duc de Nemours, et les autres personnages ne sont désignés que par leur nom de famille. Cela est logique, puisque les rois et les reines sont toujours désignés par leur titre suivi de leur prénom, alors que les autres nobles sont généralement désignés par leur titre suivi de leur nom de famille. Cette désignation marque évidemment la distance entre la famille royale et les grandes familles nobles. Cependant, malgré l'importance de certains personnages historiques, dans le roman *La Princesse de Clèves* les protagonistes sont, évidemment, Mme de Clèves, son époux M. de Clèves et M. de Nemours.

2.1. Le système des personnages

Madame de Clèves est la conscience centrale du roman, elle est entourée de deux hommes qui sont présentés de l'extérieur, essentiellement lorsque la princesse décrit ou commente les situations qui se passent dans le roman.

³⁷ Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973.

Les personnages secondaires n'évoluent pas dans une psychologie profonde comme les personnages principaux, mais ils sont, eux aussi, tout occupés par la même chose – l'amour. On peut en conclure que les hommes sont très attachés à leur honneur, au point d'en devenir prisonniers, mais également dire qu'ils sont captifs du changement de leurs désirs. En revanche, les femmes ne peuvent pas compter sur leur amant, même si elles ne peuvent pas vivre sans amour. Les personnages principaux sont, certainement, déterminés par leur entourage et par les gens qui le constituent.

Il me semble que Madame de Lafayette fait preuve d'un certain féminisme avant la lettre, parce que ses personnages féminins sont plus réfléchis et qu'ils ont plus de pouvoir sur eux-mêmes que les personnages masculins. Les femmes sont plus raisonnées et calculées, alors que la spontanéité, le plaisir et le sentiment sont les caractéristiques qui reviennent aux hommes. Les hommes apparaissent comme des êtres velléitaires, la plupart du temps ils sont incapables de prendre une décision.

La structure des personnages dans *La Princesse de Clèves* présente quatre types de personnages :

1. Les personnages qui servent de figures fournissant le décor, le cadre de l'histoire ; ce sont des personnages qui ne jouent aucun rôle dans l'action et dont l'auteur ne décrit ni les sentiments ni les pensées. Par exemple : le roi Henri II ;
2. Les personnages qui révèlent leur essence dans l'action. Ils sont peints assez nettement. Par exemple : Monsieur de Clèves ;
3. Un personnage dont le récit complète le portrait et qui devient, à cause de ses actes passionnés, une figure presque romanesque – Monsieur de Nemours ;
4. Un personnage que Madame de Lafayette nous présente d'abord comme un être vide et superficiel finit par devenir central. C'est elle qui analyse ses sentiments, mais l'échec la suit dans tout le roman – Madame de Clèves.

2.2. La princesse de Clèves

Chaque personnage dans ce roman est l'incarnation d'une ou de plusieurs valeurs. Ainsi, le personnage principal du roman, la princesse de Clèves, est-elle le parfait symbole de la sincérité et de la vertu. Mademoiselle de Chartres, future Madame de Clèves, est présentée de manière assez détaillée. Son père est mort jeune et sa mère, femme d'un grand mérite, l'a élevée selon de rigoureuses règles morales. C'est sa mère qui lui a donné le sens de la vertu et du devoir :

La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée, elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux, elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, [...] elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.³⁸

Mademoiselle de Chartres peut être comparée avec la cour, les deux étant idéalisées. Ainsi, dès sa première apparition à la cour, elle étonne et ravit tout le monde par sa beauté :

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes.³⁹

À ce moment, elle a seize ans et elle est une des plus grandes héritières de France, de la même maison que le vidame de Chartres :

Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.⁴⁰

La princesse est très proche de sa mère, qu'elle admire et craint à la fois. Madame de Chartres, qui est à la fois intelligente et sensible, a compris avant sa fille que celle-ci ressentait de l'amour pour Monsieur de Nemours :

Mais Mme de Chartres ne le voyait que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avait pour lui. Cette connaissance lui donna une douleur sensible ; elle jugeait bien le péril où

³⁸ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 50-51.

³⁹ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 51.

était cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours pour qui elle avait l'inclination.⁴¹

C'est elle qui révèle à sa fille la nature de ses sentiments et c'est elle aussi qui lui donne la force de résister au duc.

La princesse de Clèves, qui s'est trouvée dans une situation nouvelle pour elle, demande conseil à sa mère au sujet de sa passion et suivra ses recommandations, conformes à la morale et aux bienséances. Sa mère sait que la volonté ne suffit pas pour combattre la passion et qu'il faut se servir d'autres moyens, dont la séparation et l'absence de la cour. Pour cela, elle la conseille : « Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener ; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles [...]. »⁴²

C'est précisément cette résolution qui guide Madame de Clèves dans toute l'œuvre. Pourtant, Madame de Chartres est trop orgueilleuse et n'est pas assez sage pour décider d'emmener définitivement sa fille de la cour.

Au début, le lecteur ne sait rien du caractère de Mademoiselle de Chartres. Elle possède toutes les valeurs que doit avoir une dame de la cour : elle est l'incarnation des idées de vertu, de beauté et de sensibilité. Il faut remarquer qu'au début, elle n'est caractérisée que comme très belle et d'air modeste, mais après, le lecteur apprend qu'elle a une grande sincérité, le cœur noble et à la fin du roman, qu'elle incarne la sagesse. Au début du roman, quand elle apparaît à la cour, elle ne connaît pas l'amour, en dehors des histoires de sa mère. Après seulement quelques mois passés à la cour, elle se marie et découvre l'amour, mais malheureusement pas avec son mari. Elle a pourtant besoin de temps pour découvrir qu'elle est vraiment amoureuse. Le moment où Madame de Clèves voit pour la première fois le duc de Nemours est le suivant « Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer, augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne [...] »,⁴³ et « il fit en peu temps une grande impression dans son cœur ». ⁴⁴

En peu de temps Madame de Clèves fait l'expérience de maints sentiments qu'elle ignorait auparavant, comme la jalousie (« Sitôt que le prince de Condé avait commencé à

⁴¹ *Ibid.*, p. 77.

⁴² *Ibid.*, p. 85.

⁴³ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 69.

conter les sentiments de M. de Nemours sur le bal, Mme de Clèves avait senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. »),⁴⁵ la trahison (« J'ai la plus sensible affliction que je pouvais jamais avoir, répondit-elle, quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire ou, pour mieux dire, folle que j'ai eue en vous ? »),⁴⁶ et la souffrance (« Jamais douleur n'a été pareille à la mienne. »).⁴⁷ Dans sa courte vie, l'héroïne connaît un mariage précipité et la mort de sa mère qui la prive de son appui. Dans un premier temps, elle réprime les sentiments qu'elle a pour Monsieur de Nemours. Pourtant cela ne dure pas longtemps, elle se rend compte que la passion ne diminue pas et s'efforce d'éviter le prince. Elle souffre de la passion à laquelle elle a résisté, à cause de la jalousie de son mari, puis la mort de son mari survient et lui cause tant de peine. Elle en souffre d'autant plus qu'elle s'en sent coupable.

Madame de Clèves fera preuve de sincérité en avouant à son mari la passion qu'elle éprouve pour le duc de Nemours. Cette passion se révèle destructrice parce qu'elle sera la cause de la mort du prince de Clèves :

Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. [...] Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari, mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Je vous demande mille pardons, si j'ai de sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions.⁴⁸

Finalement, à la fin du roman, dans un premier et dernier entretien avec le duc de Nemours, elle lui confesse son amour :

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis, me paraît un si horrible malheur que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble

⁴⁵ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 171.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 154-155.

pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ?⁴⁹

Elle finira par admettre cependant : « J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. »⁵⁰

Elle est toujours située entre deux plans, tiraillée entre la tentation de l'amour et du plaisir, et le respect de son mari et le sentiment de la culpabilité :

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours ; elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés ; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait.⁵¹

Enfin, elle prouva sa vertu lorsqu'après la mort de son mari elle refusa les avances de Nemours et s'éloigna de la vie de cour afin de ne plus souffrir de sa passion. On peut également voir cela comme une émancipation : elle refuse d'être victime de sa passion, d'être soumise à ses sentiments. Elle apprend comment contrôler ses sentiments et décide de refuser le duc de Nemours et de mourir seule. On a ici le dernier paragraphe du roman où nous pouvons voir la conscience et la lucidité qui l'ont guidée toute sa vie :

Mme de Clèves lui avait non seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut enfin que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvait être un homme qui perdait toutes sortes d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimait d'une passion la plus violente, la plus naturelle et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion. Mme de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse et l'autre chez elle, mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles de couvents les plus austères, et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.⁵²

⁴⁹ *Ibid.*, p. 216-217.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 217.

⁵¹ *Ibid.*, p. 82.

⁵² *Ibid.*, p. 225-226.

2.3. Le duc de Nemours

Jacques de Savoie-Nemours (1531-1585) est un personnage historique – c'était un fils du duc Philippe de Savoie-Nemours et petit-fils du duc Philippe II de Savoie. Dès sa première apparition à la cour, le duc de Nemours est présenté comme un séducteur, un don Juan irrésistible, « un chef d'œuvre de la nature »⁵³ Il est aimé de tout le monde dans la cour, il n'y a pas de femme qui ne le considère comme le plus beau. Son portrait est le dernier de la galerie, mais le plus long. Toutes ses qualités sont plutôt extérieures, il est agréable par sa belle apparence, son esprit, son élégance et ses vêtements :

C'était un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avait besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit''.⁵⁴

Il a déjà plusieurs amantes, et il est engagé avec la future reine d'Angleterre, Élisabeth, qui souhaiterait de l'épouser, ce qui donne une grande valeur à ce prince, digne d'épouser une reine.

Par son comportement, son air et ses manières, Monsieur de Nemours démontre qu'il est un grand séducteur, que les femmes trouvent irrésistible. Madame de Lafayette nous décrit toute une gamme de ses sentiments :

Dès le début de ses amours avec la princesse de Clèves, il se montre plein d'audace (lors du vol du portrait), sûr de lui et de son charme. Cependant, la sincérité de son amour lui donne une profondeur et une épaisseur nouvelles. En effet, il se conduit en amant respectueux et timide lorsqu'il est tenu à l'écart et éprouve la souffrance et la jalousie quand il assiste à l'aveu, au pavillon de Coulommiers.⁵⁵

On peut voir que le duc de Nemours devient plus humain au fur et à mesure que sa passion pour la princesse s'approfondit. Il est beau parleur et homme de plaisir, mais il se convertit en homme sensible, impulsif et douloureux. Sa passion pour Madame de Clèves est décrite de la manière suivante :

La passion de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées et avec qui il avait conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles, il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes et de répondre à leurs reproches. Mme la Dauphine, pour qui il avait des sentiments assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre Mme de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir et il ne pressa plus avec tant d'ardeur

⁵³ *Ibid.*, p. 45.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁵ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, éditée par Jean-Claude Laborie, p. 252-253.

les choses qui étaient nécessaires pour son départ. Il allait souvent chez la reine dauphine, parce que Mme de Clèves y allait souvent, et il n'était pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avait cru de ses sentiments pour cette reine.⁵⁶

Comme on le voit dans cette citation, le duc de Nemours met son amour pour la princesse au-dessus de l'amitié pour Monsieur de Clèves, et même au-dessus de toutes ses anciennes amours. Même si Monsieur de Clèves est son ami, il exploite chaque occasion pour être proche de la princesse de Clèves. Il vient souvent à sa maison, de plus il vole le portrait de Madame de Clèves. Monsieur de Nemours admet lui-même qu'il ne se reconnaît plus, qu'il a complètement changé depuis cette passion obsédante. Voici la scène où le duc de Nemours vole le portrait et la princesse le voit :

Mme la Dauphine était assise sur le lit et parlait bas à Mme de Clèves, qui était debout devant elle. Mme de Clèves aperçut par un des rideaux, qui n'était qu'à demi fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que Mme la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles, il rencontra les yeux de Mme de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.⁵⁷

La princesse n'a rien dit, elle n'a pas révélé qu'il avait volé l'image parce qu'elle avait peur que cela révélerait à toute la cour les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre.

À la fin du roman, il n'est pas sûr que le duc ait changé, et qu'il soit devenu constant. Madame de Clèves lui dit dans leur dernière conversation :

Rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux. Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur, je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie.⁵⁸

⁵⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 118-119.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 216.

2.4. Le prince de Clèves

Le prince de Clèves incarne et représente les valeurs aristocratiques qui sont la naissance, la beauté et la gloire. Il paraît sage et prudent dès le début. Il était « digne de soutenir la gloire de son nom, était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse ». ⁵⁹ La beauté de Mademoiselle de Chartres provoque chez lui d'abord une surprise très forte, ensuite l'admiration. La première rencontre de Mademoiselle de Chartres avec le prince de Clèves se distingue par des éléments romanesques – il tombe amoureux de Mademoiselle de Chartres avant même de savoir qui elle est, et il apprend avec plaisir que la famille de Mademoiselle de Chartres est du même rang que la sienne. Il est tellement épris qu'il ne cesse de parler d'elle. Dans tout le roman il sait que la passion qu'il ressent pour sa femme n'est pas partagée, mais il se contente d'un bon mariage, où les époux ressentent de l'amitié l'un pour l'autre. Il ne peut rien lui reprocher tant qu'elle ne ressent pour personne ce qu'elle n'éprouve pas pour lui. Toutefois, lorsque sa femme lui avoue qu'elle aime un autre homme, le prince de Clèves se retrouve en proie à une jalousie très forte et il n'a plus de paix : il veut découvrir le nom de celui qui est aimé par sa femme.

Sa vie entière est triste. Aussi, pour contraindre la princesse de lui avouer le nom de son rival heureux, il lui dit ne vouloir qu'avoir une relation sincère et honnête avec elle. Le prince nous paraît provoquer lui-même le destin et causer sa fin tragique, puisque c'est lui qui pousse la princesse à lui révéler le nom de celui qu'elle aime :

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que prendrais pour moi-même ; car la sincérité me touche d'une telle sorte que je crois, si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri. ⁶⁰

À partir de l'aveu de sa femme, il perd la raison et son calme, ensuite il perd la santé. Sa mort est présentée avec un mélange d'ironie, parce que Madame de Lafayette réduit quasiment sa mort à un suicide, comme en témoignent les derniers mots cruels qu'il a adressés à sa femme :

Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire

⁵⁹ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 96.

des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur, mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné.⁶¹

L'histoire du prince de Clèves montre une inquiétude qui ne cesse d'augmenter au point de devenir mortelle. D'abord, l'absence d'amour chez sa femme lui paraît la conséquence d'une sorte d'insensibilité, et c'est pour cela qu'il n'est pas (encore) jaloux. Il a confiance en sa femme, et il fait même preuve d'une certaine naïveté parce qu'il favorise ce qu'il devrait éviter – il conduit même le duc de Nemours dans la chambre de son épouse :

Il alla à l'appartement de M. de Clèves, et lui dit qu'il venait de celui de madame sa femme, qu'il était bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avait à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Clèves la conséquence de cette affaire, et M. de Clèves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari.⁶²

La jalousie et la curiosité de découvrir le nom de son rival après l'aveu mènent le prince à l'inquiétude. Son inconscience initiale est une des raisons principales de la fatalité tant de son malheur que de sa fin tragique. L'inconscience le rend à la fois innocent et coupable : innocent puisque l'indiscrétion de Monsieur de Nemours, de même que la maladresse du prince de Clèves, jouent un rôle décisif dans la suite fatale des événements ; et coupable à cause de la jalousie qui l'égaré et qui fait qu'il interprète mal la scène suivante avec le duc de Nemours à Coulommiers :

« Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire, mais je n'ai pas la force de l'écouter. – Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré. Il est vrai que M. de Nemours a entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Coulommiers avec Mme de Mercœur. – C'est assez, répliqua M. de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. » Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que M. de Clèves, ont ressenti en même temps la douleur que cause l'infidélité d'une maîtresse, et la honte d'être trompé par une femme.⁶³

La situation de Monsieur de Nemours est symétrique de celle de Monsieur de Clèves, puisque l'un a l'amour et l'autre la possession de la princesse de Clèves. Il ne leur reste qu'à désirer ce qu'a l'autre. On peut conclure que l'insatisfaction leur est commune. Mais, comme d'une part il est impossible de forcer quelqu'un à vous aimer, d'autre part il

⁶¹ *Ibid.*, p. 202.

⁶² *Ibid.*, p. 143-144.

⁶³ *Ibid.*, p. 200.

est très difficile de cesser d'aimer quelqu'un. Le rôle de Monsieur de Clèves est de rester passif et le rôle du duc de Nemours est de déployer une incessante activité.

2.5. L'analyse psychologique et les valeurs

Les personnages expriment leurs analyses de trois manières différentes : style indirect, monologue et dialogue. Les analyses au style indirect sont brèves et fréquentes. Elles nous montrent l'intelligence des personnages et aussi, quelquefois, l'avis de Madame de Lafayette sur ses personnages. Les dialogues sont aussi très importants, puisqu'ils montrent que, presque tout le temps, les personnages ne sont pas sincères et ils jouent et cachent beaucoup. Dans le roman il y a cinq monologues (deux de Madame de Clèves : après l'épisode de la lettre perdue et après l'indiscrétion du duc de Nemours ; et trois du duc de Nemours : quand il découvre que la princesse a remarqué son indiscrétion, quand il surprend la princesse regardant son portrait et quand la princesse se retire en le voyant à travers la fenêtre) et ils se trouvent dans la deuxième partie de l'ouvrage. Ces monologues expriment les troubles et les préoccupations des personnages et expriment une subjectivité surprise par l'événement. Voici le monologue de Madame de Clèves après l'écriture d'une nouvelle lettre pour sauver le vidame :

Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à M. de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui et fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier.⁶⁴

Nous avons déjà cité la phrase de Madame de Chartres où elle conseille à sa fille de ne pas juger sur les apparences dans la cour. En effet, le lecteur peut remarquer qu'à la cour tous les gens mentent ou cachent des sentiments ou des secrets. Ils doivent les dissimuler, parce que tout le monde est très curieux. En raison de cette curiosité, ils préfèrent garder pour eux-mêmes leurs émotions, mais ce n'est pas toujours facile. Pour

⁶⁴ *Ibid.*, p. 151-152.

éviter la curiosité des courtisans, les personnages ont les mêmes excuses : les fausses maladies. Ainsi, Madame de Clèves évite le bal donné par Monsieur de Saint-André :

Mme de Chartres combattit quelque temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière, mais, voyant qu'elle s'y opiniâtrait, elle s'y rendit, et lui dit qu'il fallait donc qu'elle fit la malade pour avoir un prétexte de n'y pas aller, parce que les raisons qui l'en empêchaient ne seraient pas approuvées et qu'il fallait même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Mme de Clèves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devrait pas être, et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'irait pas.⁶⁵

La dissimulation, mentionnée ci-dessus, est une des valeurs parce qu'elle est stimulée par l'orgueil. La dissimulation valorisée et intériorisée s'appelle la discrétion. Deux épisodes l'illustrent bien : celui où Madame de Tournon trompe le comte de Sancerre en lui donnant des espérances de l'épouser, et celui du vidame de Chartres et de la lettre qui lui est destinée.

Monsieur de Clèves dit à la princesse que Madame de Tournon n'est pas « une femme pleine de sagesse et digne de votre estime ». ⁶⁶ Pourtant, les époux ne peuvent pas s'empêcher de l'admirer précisément à cause de l'art de dissimulation dont elle fait preuve :

– L'on ne peut être plus surprise que je le suis, dit alors Mme de Clèves, et je croyais Mme de Tournon incapable d'amour et de tromperie. – L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Clèves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées.⁶⁷

Le vidame de Chartres a perdu la lettre qu'il avait écrite à Madame de Thémises et il a peur que la reine ne la lise :

Si la reine voit cette lettre, elle connaîtra que je l'ai trompée et que presque dans le temps que je la trompais pour Mme de Thémises, je trompais Mme de Thémises pour une autre ; jugez quelle idée cela lui peut donner de moi et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je ? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de Mme la Dauphine, elle croira que Chastelart a reconnu l'écriture de cette reine et que la lettre est d'elle, elle s'imaginera que la personne dont on témoigne la jalousie est peut-être elle-même ; enfin, il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées.⁶⁸

Mais le duc de Nemours lui répond en avertissant :

Elle est italienne et reine ; quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagements où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la cour, vous pourriez aimer Mme de Martigues sans que la reine

⁶⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 87.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 101.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 140-141.

s'en aperçut. [...] votre discrétion vous empêche de me le dire et la mienne de vous le demander, mais enfin elle vous aime, elle a de la défiance, et la vérité est contre vous.⁶⁹

La dissimulation est présentée comme une qualité non seulement positive et souhaitable, mais digne d'admiration; rappelons que presque tout au long du roman Madame de Clèves apprécie beaucoup la discrétion du duc de Nemours, puisque leur amour doit rester inconnu de la cour. En revanche, les personnages n'ont pas de vrais amis, c'est-à-dire que l'on ne se fie pas à ses amis. Pour cela, les personnages sont ainsi condamnés à la solitude et ils se tournent vers l'analyse d'eux-mêmes et des situations qu'ils subissent.

Les personnages, pour s'analyser eux-mêmes, doivent échapper aux obligations sociales, parce que, dans la solitude, ils peuvent comprendre tout ce qui leur est arrivé. Cette analyse dans la solitude est rétrospective. Les réflexions de Madame de Clèves lui font sentir une douleur violente (« Quel poison, pour Mme de Clèves, que le discours de Mme la Dauphine ! »).⁷⁰ Le duc de Nemours est aussi plein de passion (« On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait [...] »).⁷¹ Ces émotions s'expriment d'abord dans son affliction, puis dans les réflexions, et enfin dans une résolution. Cette structure est évidente dans presque toutes les réflexions de la princesse :

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours : elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés ; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à Mme la Dauphine et cette pensée la détermina à conter à Mme de Chartres ce qu'elle ne lui avait point encore dit.⁷²

La structure affliction-réflexions-résolution se traduit ici dans la douleur qui amène l'héroïne à voir ce qui se passe ; elle se sent embarrassée puis elle devient déterminée et prend une décision ferme.

En revanche, Monsieur de Clèves n'a pas un recours similaire à l'analyse, sauf au début du roman, quand il tombe amoureux de Mademoiselle de Chartres, et à la fin du roman, quand elle lui avoue qu'elle aime un autre homme. Alain Niderst explique dans son

⁶⁹ *Ibid.*, p. 141.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁷¹ *Ibid.*, p. 194.

⁷² *Ibid.*, p. 82.

livre à propos des principaux personnages masculins qu'ils ne sont pas capables d'analyse comme le sont les personnages féminins :

L'un comme l'autre n'échappent aux troubles et aux incohérences du sentiment que pour se soumettre à l'étiquette sociale. Ils ne pratiquent donc pas la véritable analyse, qui demeure le privilège de l'héroïne.⁷³

Bien que Madame de Lafayette décrive la cour d'Henri II, l'œuvre reflète la réalité de l'époque contemporaine de Madame de Lafayette – celle du règne de Louis XIV déjà vieillissant. Fortement liées aux personnages, les valeurs sont très importantes pour une meilleure compréhension de l'époque de Madame de Lafayette et des réactions de certains personnages dans le roman *La Princesse de Clèves*.

⁷³ A. Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p. 63.

Ch. 3 LES VALEURS DE LA COUR

3.1. La naissance, le bien, l'éclat

La naissance est une des grandes valeurs de l'aristocratie même. Elle est surtout soulignée pour le vidame (« descendu de cette ancienne maison de Vendôme »),⁷⁴ pour Mademoiselle de Chartres (« de la même maison que le vidame de Chartres »)⁷⁵ et pour Diane de Poitiers (« sa maison est très illustre, elle vient des anciens ducs d'Aquitaine, son aïeule était fille naturelle de Louis XI et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance »).⁷⁶ En revanche, il y a beaucoup de personnages dont l'origine n'est pas indiquée, même s'ils descendent d'une maison très importante, ce qui veut dire que la naissance n'est pas la qualité, la valeur la plus importante. Mais, il faut souligner que la naissance affecte la vie amoureuse, comme on peut le voir dans plusieurs exemples : tout d'abord, Monsieur de Clèves est tombé amoureux de Mademoiselle de Chartres avant de savoir qu'elle venait d'une maison de grande importance, mais « il sentit de la joie de voir que cette personne, qu'il avait trouvée si aimable, était d'une qualité proportionnée à sa beauté » ;⁷⁷ ensuite, quand Madame de Clèves réfléchit au mariage avec duc de Nemours, elle souligne qu'il est « un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne ».⁷⁸

L'argent est une valeur au moins aussi importante que l'origine. Les familles aristocratiques préservent leur fortune en sacrifiant les cadets. Par exemple, le chevalier de Guise n'a que « peu de bien pour soutenir son rang ».⁷⁹ Pour cette raison, il pense qu'on lui interdira d'épouser Mademoiselle de Chartres « par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes maisons ».⁸⁰ Également, Madame de Lafayette n'omet pas de remarquer le train de vie du joaillier, qui s'est « [...] tellement enrichi dans son trafic que sa maison paraissait plutôt celle d'un grand seigneur

⁷⁴ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 45.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 50.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 54.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 210.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 57.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 57-58.

que d'un marchand ». ⁸¹ La romancière juge l'état de ces valeurs en s'adressant à un public averti, elle « [...] sait bien que toute l'aristocratie, qui constitue son public naturel, acceptera cette description. On peut d'ailleurs remarquer que les nobles du XVII^e siècle osèrent souvent parler d'argent sans pudeur, et n'en pas cacher le besoin ». ⁸²

Il faut avoir de l'éclat à la cour. Ainsi être *beau* et être *bien fait* s'avère-t-il très utile. Nous avons déjà cité la première phrase du roman où le narrateur-descripteur nous fait voir la magnificence de la cour, mais on trouve le substantif et l'adjectif de même famille également chez plusieurs personnages : Monsieur de Clèves est magnifique, Monsieur de Saint-André a « la plus grande magnificence qu'on eût jamais vu en un particulier », ⁸³ etc. La magnificence s'exprime par tout le luxe de la vie de cour. C'est surtout la fête qui donne l'occasion de déployer des preuves de sa magnificence. Elle est le divertissement par excellence, tout comme le sont le bal ou le tournoi, ce dernier étant une fête galante pour les champions qui portent les couleurs de leur dame. Le divertissement se déploie aussi dans les intrigues, les conversations des femmes et les affaires d'amour.

Les hommes et les femmes doivent posséder différentes qualités pour avoir de l'éclat. Une des qualités nécessaires est la *valeur* appelée aussi la *vaillance* ou la *bravoure*. C'est la qualité du chevalier de Guise, du vidame de Chartres et de Monsieur de Nemours. Également, l'éclat vient des qualités comme l'*agrément*, l'*enjouement*, l'*adresse* dans les sports et l'*élégance*. Ces qualités sont ajoutées au duc de Nemours. Également, il faut *avoir de l'esprit* (*l'esprit* est une qualité à la fois mondaine et intellectuelle, mais il change légèrement de sens selon le contexte, comme l'explique Niderst) et c'est l'esprit qui rend le prince de Condé « aimable aux yeux même des plus belles femmes ». ⁸⁴ En outre, certaines qualités intellectuelles ne sont pas moins importantes. Alors que Monsieur de Clèves est plein de *prudence*, le cardinal de Lorraine a « une *science* profonde » ⁸⁵ et le duc de Guise a de la *capacité* et « un *esprit* vaste et profond, une âme noble et élevée ». ⁸⁶ Tout cela forme l'idéal masculin de la cour qui contient des valeurs aristocratiques comme la naissance ou le courage, mais aussi des valeurs mondaines (l'enjouement et l'agrément), des qualités

⁸¹ *Ibid.*, p. 51.

⁸² Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p.86.

⁸³ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 48.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 44.

liées à la possession des richesses (la magnificence et la libéralité) et des valeurs intellectuelles comme la capacité et l'esprit.

Les femmes doivent elles aussi avoir plusieurs valeurs pour être plus proches de l'idéal féminin. Elles peuvent s'acquérir une *réputation*, de la *considération* et, bien sûr, de l'*éclat*. En plus de la naissance et de la fortune, déjà mentionnées, la *beauté* d'une femme est très appréciée, mais certaines qualités mondaines sont également importantes, comme la *politesse*, l'*amour des belles choses* et le *discernement*. Madame de Lafayette indique que la Dauphine a « l'esprit capable et avancé », ⁸⁷ ce qui nous permet de conclure que les valeurs intellectuelles comptent, elles aussi. Il semble que l'idéal masculin et l'idéal féminin se correspondent. L'idéal masculin est incarné par le duc de Nemours et l'idéal féminin par Marie Stuart que le narrateur appelle la reine Dauphine. Voici la description de la reine Dauphine :

[...] la reine Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps ; elle avait été élevée à la cour de France, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. ⁸⁸

Il y a une valeur qui est plus élevée des autres – c'est le mérite. Valeur commune aux hommes et aux femmes, elle est aussi plus difficile à définir. Selon le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694, le mérite peut être perçu comme une vertu, une qualité excellente, ou comme l'assemblage de plusieurs bonnes qualités : le mérite est (présenté comme) une valeur digne d'admiration. Il suppose toujours une sorte de courage réfléchi et utile, mélangé avec des autres qualités, qu'elles soient innées ou acquises, comme la capacité ou la beauté. Monsieur de Clèves et le duc de Nemours sont exclus des résolutions lucides du mérite, puisqu'ils sont dominés par la jalousie ou par la passion. Alain Niderst indique que :

Le mérite semble donc le point de rencontre de la tradition féodale et de l'ordre que la chrétienté, la monarchie et le monde moderne conspirent à imposer. Il est évident que toute la morale du XVII^e siècle est à la recherche de cet équilibre entre le courage et la raison, la valeur et l'utilité, l'éclat personnel et l'ordre général. ⁸⁹

Six personnages ont du réel mérite : Monsieur de Saint-André, Mademoiselle de Chartres, Chastelart, le chevalier de Guise, Madame de Thémis et Madame de Clèves (même si elle ne le manifeste qu'à la fin du roman). Mais il y a une différence entre le

⁸⁷ *Ibid.*, p. 47.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 43-44.

⁸⁹ Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p. 89.

devoir des hommes et celui des femmes pour atteindre la valeur de mérite. Madame de Chartres a éduqué sa fille de façon à « aimer son mari et en être aimée »,⁹⁰ mais il est difficile de le faire, puisque les hommes souvent mentent et sont infidèles. Les hommes sont dignes de leur mérite par leur valeur et capacité, alors que les femmes acquièrent de l'éclat par leur vertu.

3.2. L'amour, le mariage

Dans le roman, l'amour se manifeste avec violence et comme un coup de foudre. Il est présenté en trois phases : d'abord l'amour est une surprise, après une inclination, puis une passion ; on en voit la preuve chez tous les protagonistes, Madame de Clèves, Monsieur de Nemours et Monsieur de Clèves. Aussi, quelquefois l'amour reste inconscient pendant un certain temps, mais c'est la jalousie qui le révèle toujours. L'amour se concentre sur une personne nouvelle, peu familière ; le vidame de Chartres dit que l'amour ne peut pas se commander, n'étant pas lié à notre volonté :

[...] mais comme les sentiments que j'ai pour elles ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté [...].⁹¹

Cependant, la plupart des amours présentés dans le roman sont très différents. Madame de Lafayette nous donne l'intrigue centrale ou le drame de l'amour, mais la romancière nous présente aussi une multitude d'autres relations amoureuses qui sont souvent plus liées à l'intérêt de parvenir à la cour qu'à l'amour. La Rochefoucauld ne dit-il pas :

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que le Doge à ce qui se fait à Venise.⁹²

Mais ce qui est commun à les intrigues amoureuses est l'échec, c'est-à-dire, aucun amour est heureux, parce qu'il est impossible ou interdit. Jean Mesnard souligne qu'on distingue l'amour pur et l'amour impur :

⁹⁰ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 51.

⁹¹ *Ibid.*, p. 139.

⁹² La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977, Maxime n. 77, p. 52.

Est impur tout amour auquel se mêle une passion étrangère, laquelle n'est jamais qu'une variété de l'ambition, depuis la recherche de la grandeur jusqu'à la satisfaction de l'intérêt. L'échec de l'amour est très souvent patent dans le mariage, qui se réduit à une affaire d'État, ou à une affaire de famille. [...] L'amour est un échec lorsque l'ambition l'investit ; il ne l'est pas moins lorsqu'il est supplanté par un autre amour : car le nouveau tue l'ancien.⁹³

En outre, Mesnard mentionne l'amour-passion (l'exemple en est l'amour du duc de Nemours et de Madame de Clèves) et l'amour-tendresse. L'amour-tendresse se nourrit de reconnaissance et d'estime, et ce type d'amour était durable entre Madame de Chartres et Monsieur de Chartres. Pour Denis de Rougemont, l'auteur du livre *L'amour et l'occident*,⁹⁴ l'amour-passion prend, presque toujours, la forme de l'adultère, avec la souffrance qu'engendre la contradiction entre ce que nous devons, et ce que nous voulons. L'amour-passion pour lui est fondamentalement l'amour de la mort, c'est-à-dire l'amour comme désir de mort. L'homme occidental est un homme qui souhaite la mort et vit, passionnément, cette mort à travers la passion, à travers l'amour réciproque malheureux. Ainsi fait-il l'expérience de la mort dans la vie. Denis de Rougemont pense qu'il est impossible de fonder un mariage sur l'amour passionnel, mais sa thèse est d'inclure la passion dans le mariage, d'en reconnaître la présence à la fois explosive et structurelle. En se fondant sur ses réflexions, il est possible de conclure que le refus de l'amour est la seule manière de rester fidèle à l'amour.

La passion est captative, solitaire, sensuelle et égoïste. Monsieur de Clèves dit à sa femme avant de mourir :

Adieu, madame, vous regrettez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée, comme je vous aimais, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire.⁹⁵

Les sentiments du duc de Nemours sont très simples. Madame de Clèves lui dit ne pas croire en sa fidélité :

Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre, je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter.⁹⁶

⁹³ Jean Mesnard, *Madame de Lafayette: La Princesse de Clèves*, GF Flammarion, Paris, 1996, p. 42-43.

⁹⁴ Denis de Rougemont, *Ljubav i zapad*, Nakladni zavod MH, Zagreb, 1974.

⁹⁵ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 203.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 217.

Dans la cour, il y a un couple heureux. C'est celui du vidame de Chartres et Madame de Martigues :

Comme je n'avais plus rien alors qui me partageât, la reine était assez contente de moi ; mais comme les sentiments que j'ai pour elle ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de Mme de Martigues, pour qui j'avais déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle était Villemontais, fille de la reine-dauphine.⁹⁷

Madame de Martigues lui fait comprendre qu'elle a pour lui aussi une passion violente. Sa liaison est d'abord très discrète, mais après la mort d'Henri II, sa liberté et son amante suffisent au vidame, et il sacrifiera pour elle.

Alain Niderst décrit la passion comme un moyen qui « nous rend agréables dans le monde, nous avive et nous orne l'esprit. Mais ce n'est pas tout. On voit parfois reparaître dans ce roman assez amer les grands mythes chevaleresques ou cornéliens ».⁹⁸ L'amour et la guerre semblent les seules occupations dignes d'une personne noble dans le monde du roman de Madame de Lafayette, comme ce sera le cas plus tard pour les héros de Corneille. Il donne l'exemple du chevalier de Guise qui finit par renoncer à aimer Madame de Clèves :

Mais pour quitter cette entreprise, qui lui avait paru si difficile et si glorieuse, il en fallait quelque autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avait déjà eu quelque pensée, et, quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse et dans le temps qu'il avait acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyait le succès infaillible par tous les soins qu'il en avait pris.⁹⁹

En ce qu'il concerne le duc de Nemours, l'amour l'a totalement changé. Il cesse de désirer d'autres femmes, et n'a des yeux que pour Madame de Clèves. Lui-même s'étonne : « Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? »¹⁰⁰

L'amour s'accompagne aussi du charme, surtout à ses débuts. Ainsi l'amour naissant enchante-t-il la princesse de Clèves et change-t-il profondément sa vie jusque là ennuyeuse et monotone.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 140.

⁹⁸ Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p. 96.

⁹⁹ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 124.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 211.

Madame de Clèves « [...] ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir, mais, quand, elle ne le voyait plus et qu'elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions [...] ». ¹⁰¹

Les personnages trouvent du charme dans les deux cas de figure suivants : dans la promesse de l'amour ou (et) dans les présences fascinantes. D'ailleurs, excepté le charme, le bonheur réside, lui aussi, dans l'amour. Nous traiterons le motif de bonheur un peu plus tard.

Avant de commencer à traiter le sujet du mariage, il faut rappeler ce qu'en dit La Rochefoucauld qui jette sur le mariage le même regard désabusé que sur l'amour : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. » ¹⁰²

Il nous semble que cette définition décrit bien le mariage du prince et de la princesse de Clèves avant la rencontre que fera princesse avec le duc de Nemours.

Dans notre étude de la problématique de mariage dans *La princesse de Clèves*, nous nous référons aussi à l'ouvrage de Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre*. ¹⁰³ L'auteur souligne que la finalité première des mariages dans la France féodale était économique et politique. Les enjeux du mariage n'étaient pas les mêmes pour les seigneurs et pour les serfs. Le mariage, chez les rois et les féodaux, était surtout une affaire lignagère, destinée à conserver l'héritage et à augmenter les possessions. Chez les nobles, il s'agissait avant tout de transmettre un patrimoine sous forme de fiefs, ce qui impliquait de contracter une alliance avantageuse, et de s'assurer une descendance mâle. Les guerriers n'hésitaient pas à s'emparer des femmes contre l'avis de leurs familles. Chez les hommes, le concubinage a été presque la norme de l'union maritale. D'une certaine manière, c'était pour eux l'exaltation dans le système de valeurs, des prouesses de la virilité. L'adultère était largement toléré.

Alain Niderst conclut qu'une femme qui n'est pas mariée ne semble pas exister tout à fait. La sœur de roi, Marguerite de France, avait désiré toute sa vie se marier et enfin, quand elle eut la chance d'épouser Monsieur de Savoie pour qui elle éprouvait de l'inclination, elle ressentit de la joie. Comme on déjà constaté, presque tous les mariages

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰² La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977, Maxime n° 113, p. 55.

¹⁰³ Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, Paris, 1981.

sont arrangés et ils se font rarement par amour. Les parents injustes n'obéissent qu'à leur intérêt et ils sacrifient le bonheur des enfants. Par exemple, le Cardinal de Lorraine interdit au chevalier de Guise de penser à Mademoiselle de Chartres, parce qu'il hait le vidame de Chartres. Aussi, le duc de Nevers est lié à Madame de Valentinois, maîtresse du roi qui déteste le vidame et « cette raison était suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât »¹⁰⁴ à Mademoiselle de Chartres. Comme on peut le voir, une seule cause empêche le bonheur de Mademoiselle de Chartres, et c'est pourtant un obstacle insurmontable – le vidame et son attachement pour la reine.

Presque tous les mariages de la cour sont désunis. Pourtant, le mariage de Madame de Clèves et de Monsieur de Clèves, avant la rencontre de la princesse et du duc de Nemours, semble un peu différent des autres, principalement parce que le prince a été séduit par Mademoiselle de Chartres avant de savoir qui elle était. Même si Mademoiselle de Chartres est abandonnée de tous parce que le vidame est en disgrâce après de la toute puissante Mme de Valentinois (Diane de Poitiers), personne ne veut la courtiser – cela n'arrête pas Monsieur de Clèves : « Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas ».¹⁰⁵ Mais, en même temps, il voudrait être aimé, et non seulement toléré, ce qui ferait de lui un époux idéal si la princesse seulement pouvait aimer : « M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage ».¹⁰⁶ Ainsi, Mademoiselle de Chartres dit à sa mère « qu'elle l'épouserait avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne ».¹⁰⁷ Madame de Chartres, donc, ne « craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer en lui donnant le prince de Clèves ».¹⁰⁸ C'est la première étape de l'échec ; peut-être Madame de Lafayette veut-elle dire qu'un mariage sans amour est toujours condamné.

Pourtant, nous avons démontré dans notre aperçu de la vision de l'amour des moralistes contemporains de la romancière, que l'absence de l'amour dans le mariage arrangé n'était pas la seule raison de la fin tragique de la princesse de Clèves. Il y a une

¹⁰⁴ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 56.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 62.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 217.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 63.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 63.

raison plus profonde, bien plus infranchissable, parce qu'elle se trouve dans l'amour même : l'inconstance des hommes et le dépérissement de tout amour avec le temps.

3.3. Le devoir, le bonheur, le repos, les bienséances, la vertu, la sincérité

Durant le dernier rendez-vous avec Monsieur de Nemours, Madame de Clèves lui explique les raisons pour lesquelles elle ne pouvait pas l'épouser. « Les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissent fortes du côté de son devoir. »¹⁰⁹ Jean Mesnard l'explique dans ses commentaires le sens de ce terme et surtout :

Du mot devoir est exclue toute idée d'obligation sociale. La cour approuverait pleinement la conclusion du mariage qui est devenu possible. Mme de Clèves ne songe nullement à jouer, même très sincèrement, le rôle de la veuve inconsolable que se prêtait faussement Mme de Tournon.¹¹⁰

Il faut distinguer la vertu du devoir, même s'ils ont une signification très proche, puisque la vertu est universelle, qu'elle soit plus ou moins austère, et le devoir est précédé d'un adjectif possessif et il surenchérit sur la vertu. Le devoir est, donc, une vertu approfondie. Il ne contredit pas la bienséance ni la vertu, mais il les accomplit.

Madame de Chartres, lorsqu'elle sait qu'elle va mourir et qu'elle fait ses adieux avec sa fille, distingue les valeurs de la vertu et du devoir et elle lui dit :

Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes, mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.¹¹¹

Revenons à l'entrevue de Madame de Clèves avec le duc de Nemours. Alain Niderst remarque un jeu de mots autour du mot *devoir*, dont le sens change selon le terme qui l'accompagne :

Car enfin cet aveu n'aura point de suite et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 222.

¹¹⁰ Collection dirigée par Henri Mitterand, *La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette*, Éditions Nathan, 1989, p. 53.

¹¹¹ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955, p. 85-86.

– Vous n’y songez pas, madame, répondit M. de Nemours : il n’y a plus de devoir qui vous lie, vous êtes en liberté, et si j’osais, je vous dirais même qu’il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi.

– Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu’à qui que ce soit au monde, par des raisons que vous sont inconnues.¹¹²

Et quand le duc de Nemours continue de protester : « Ah, madame, [...], quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ? »¹¹³ Elle reconnaît discrètement : « Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination ». ¹¹⁴

Monsieur de Nemours considère qu’après la mort de Monsieur de Clèves aucun devoir n’empêche plus Madame de Clèves de l’épouser et qu’elle peut désormais concilier son devoir et son amour en l’épousant. La princesse de Clèves explique la différence entre le devoir et le devoir imaginaire :

Il n’est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves ; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n’est pas la même chose à l’égard du monde, mais au mien il n’y a aucune différence, puisque je sais que c’est par vous qu’il est mort et que c’est à cause de moi.¹¹⁵

La princesse de Clèves fera son devoir, c’est-à-dire, elle obéira aux valeurs qu’elle respecte. La princesse n’obéit pas seulement à son devoir, mais aussi au repos, qui semble être l’auxiliaire du devoir :

Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible, s’il n’était soutenu par l’intérêt de mon repos, et les raisons de mon repos ont besoin d’être soutenues par celles de mon devoir.¹¹⁶

Le repos semble s’effacer devant le devoir. La princesse explique au vidame de Chartres « à quel point elle était touchée de l’opinion que M. de Nemours avait causé la mort à son mari, et combien elle était persuadée qu’elle ferait une action contre son devoir en l’épousant, que le vidame craignit qu’il ne fût malaisé de lui ôter cette impression ». ¹¹⁷

¹¹² *Ibid.*, p. 215.

¹¹³ *Ibid.*, p. 215.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 219.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 215.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 218.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 221.

Nous avons déjà affirmé *supra* que pour Madame de Lafayette et ses personnages, le bonheur résidait surtout dans l'amour. Pour ne citer qu'un exemple, Monsieur de Nemours dit à la princesse :

Moi, madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs ! Et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire, madame, que vous ignoriez ma passion et que vous ne la connaissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais [...].¹¹⁸

La princesse lui répond :

Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis, me paraît un si horrible malheur que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. [...] Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferai toute ma félicité ? Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur [...].¹¹⁹

Le duc de Nemours lui répond qu'il connaît son bonheur et lui demande d'arrêter de le rendre malheureux. Pour atteindre le bonheur il est nécessaire d'avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposent à une passion. Le duc de Nemours continue : « Vous seule vous opposez à mon bonheur, vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. »¹²⁰

Madame de Clèves est très pessimiste, elle préfère le repos au bonheur. Elle dit au prince de Clèves quand il lui demande pourquoi elle ne veut pas revenir de la campagne à Paris :

Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé, mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos.¹²¹

Le repos se définit comme le calme qui délasse physiquement et moralement. Il peut être accompagné de la rêverie :

M. de Nemours entra dans cet instant et remarqua d'abord l'état où était Mme de Clèves. Il s'approcha d'elle et lui dit tout bas qu'il osait par respect lui demander ce qui la rendait plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir, et, le regardant, sans avoir entendu ce qu'il venait de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : « Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos ! »¹²²

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 213.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 216-217.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 219.

¹²¹ *Ibid.*, p. 154.

¹²² *Ibid.*, p. 163.

Également, après l'indiscrétion du duc de Nemours concernant l'aveu, imprudence qui rompt le calme de la princesse, elle pense aux périls – les mépris du prince de Clèves et la honte dans la cour :

J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme, que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve, comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devait faire ma félicité. Je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus, et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie.¹²³

Le repos est vu comme la condition *sine qua non* du bonheur. Ainsi, Monsieur de Clèves de reprocher à son épouse :

Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte, j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré.¹²⁴

Le repos est presque une valeur suprême pour la princesse, valeur qui joue un rôle décisif dans son renoncement final à l'amour. Nous avons déjà dit que depuis la mort de Monsieur de Clèves, la princesse était libre et elle était toujours amoureuse de Monsieur de Nemours, mais qu'elle refusait de l'épouser pour le devoir et le repos :

[...] elle rappelait la mémoire de M. de Clèves, qu'elle se faisait un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir et insurmontables du côté de son repos.¹²⁵

Elle accuse le duc avoir causé la mort de son mari par son imprudence. L'honneur ne lui permet pas d'épouser le meurtrier de son mari. N'est-elle semblable en cela à Chimène du *Cid* de Corneille, à cette héroïne qui refuse la main de Don Rodrigue, meurtrier de son père, jeune homme que Chimène aime toujours d'un amour sincère malgré l'issue fatale du duel ? Le repos s'interprète non seulement comme la tranquillité et l'absence d'inquiétude, mais aussi comme la victoire sur la jalousie. Elle pense que les hommes ne conservent pas la passion dans le mariage, parce que l'amour se nourrit de l'obstacle et se meurt une fois qu'il n'y en a plus. L'objet n'est désiré que tant qu'il reste inaccessible :

M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre, je crois même que les obstacles ont fait votre constance.¹²⁶

¹²³ *Ibid.*, p. 175.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 202.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 222.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 217.

Il semble que dans le roman les femmes aspirent à la fidélité et à la permanence beaucoup plus que les hommes.

Le repos « [...] est donc tout le contraire de l'amour, et il n'est pas le bonheur. L'amour, comme le dit M. de Clèves, suppose l'inquiétude, l'impatience, le chagrin. Le bonheur, c'est cet épanouissement à demi-rêvé qui se discerne sous un voile – dans l'avenir ou à travers des obstacles ». ¹²⁷ La sécurité a aussi une grande valeur, puisque mieux vaut une illusion que la jalousie et les inquiétudes.

La bienséance comprend l'étiquette et le savoir-vivre, tout en les dépassant. La bienséance sert de prétexte à Mademoiselle de Chartres quand le prince de Clèves lui reproche de ne pas avoir des sentiments vifs pour lui :

Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant ? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire, vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin, vous n'êtes pas plus touchée de ma passion [...].

– Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle, je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au-delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. ¹²⁸

La bienséance représente la tentation du repos et de l'objectivité. Quand le duc de Nemours vole le portrait de la princesse, elle se demande ce qu'elle doit faire, mais la bienséance ne lui donne que des conseils contradictoires :

Mme de Clèves n'était pas peu embarrassée. La raison voulait qu'elle demandât son portrait, mais, en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. ¹²⁹

Le comportement de Madame de Clèves paraît un peu extraordinaire aux yeux de la cour. Il est un peu étrange pour l'époque parce qu'elle ne veut pas aller au bal donné par Monsieur de Saint-André et qu'elle veut fuir la cour et se retirer à la campagne :

Quand M. de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle voulait aller à la campagne, qu'elle se trouvait mal et qu'elle avait besoin de prendre l'air. ¹³⁰

L'aveu qu'elle fait à son mari est très étrange et surprenant aussi. C'est un acte inconcevable pour les courtisans de la cour.

¹²⁷ Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p. 100.

¹²⁸ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 63-64.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 119.

¹³⁰ *Ibid.*, p.152.

Les héros sont contraints de continuer à paraître à la cour et dans les bals malgré leur trouble et leur chagrin. Alain Niderst considère que la bienséance est une sorte de mort. En tout cas, c'est la pression sociale qui se fait sentir et qui s'exerce au moyen de la bienséance. L'individu chez Madame de Lafayette n'est pas libre, il est tenu prisonnier des conventions sociales. En ce qui concerne le refus final de l'amour par la princesse de Clèves, elle agit ainsi parce qu'elle veut préserver la bienséance et garder toute autonomie dans sa vie. Elle veut aussi que son mari, qui se montre tout au long du roman un parfait courtisan par son respect presque religieux des bienséances et par son incessante curiosité, l'emmène de la cour. Toutefois, il n'a pas la même autorité que sa mère à elle, Madame de Chartres. À la fin la princesse se rend compte que seul le couvent peut lui assurer la protection indispensable. Sa décision finale – d'abandonner la cour et de ne pas épouser le duc de Nemours – n'est pas motivée par la bienséance : « [...] la bienséance lui donnait un temps considérable à se déterminer. »¹³¹

Elle lui dit :

Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais.¹³²

Le rôle de la bienséance était quelquefois très embarrassant parce que la bienséance « inspirait l'idéal de la princesse et l'ensemble de sa conduite, mais elle l'obligeait à paraître à la cour, et donc à retrouver M. de Nemours ».¹³³ Le respect des bienséances impose à la princesse de Clèves la double contrainte qui caractérise le dilemme du héros tragique et qui conduit la princesse dans une situation sans issue – l'aporie, dont on ne peut sortir que par la mort, le suicide ou bien par ce suicide camouflé que représente son retirement dans un couvent en province.

Le terme vertu revient souvent dans le roman. La vertu ordonne à une dame mariée vivant à la cour de se comporter dans sa vie privée comme elle se comporte en public, à la cour. La vertu complète ainsi la bienséance, puisque la bienséance nous fait vivre de manière correcte et la vertu introduit cette perfection dans la vie privée et dans la solitude.

¹³¹ *Ibid.*, p. 220.

¹³² *Ibid.*, p. 217.

¹³³ Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973, p. 106.

Dans l'essai *Madame de Lafayette hors d'elle-même*,¹³⁴ l'auteur Silvère Lotringer souligne également l'enseignement hors du commun de la mère de Mademoiselle de Chartres :

Face à une société où l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour, l'enseignement si controversé de Mme de Chartres va proposer la vertu comme exemple différentiel : la plupart de mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux. On perçoit ici clairement le refus social de l'énonciation (ne parler jamais de galanterie), la galanterie étant le moteur par excellence du système et s'efforçant de le contrebalancer (une opinion opposée) le discours vertueux.¹³⁵

Il continue en décrivant les valeurs contradictoires importantes dans la cour :

La cour conjoint ce que la concurrence disjoint: message et échange (vertu/libertinage) s'articulent donc en une première structure élémentaire. L'idéal domestique que la mère propose à la fille, la "tranquillité" qui suit la vie d'une honnête femme, se situe aux antipodes de l' "agitation" galante sans cesser pour autant de composer avec elle.¹³⁶

Même après la mort de son mari, la vertu de Madame de Clèves est conditionnée par le jugement de son mari :

[...] elle se souvint aussi que ce même homme, qu'elle regardait comme pouvant l'épouser, était celui qu'elle avait aimé du vivant de son mari et qui était la cause de sa mort, que même, en mourant, il lui avait témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât [...].¹³⁷

D'ailleurs, Madame de Clèves laisse après sa mort « des exemples de vertu inimitables »¹³⁸ parce qu'elle a rejoint la maison religieuse la plus austère.

Ce l'on peut affirmer avec certitude est que la princesse est l'incarnation de la sincérité. Sa sincérité est vraiment exceptionnelle puisqu'elle fait l'aveu à son mari de son amour pour un autre homme. On rappelle les mots de Madame de Clèves lorsqu'elle parle avec la Dauphine sur ce sujet, et c'est l'opinion de toute la cour :

Il n'y a pas d'apparence qu'une femme, capable d'une chose si extraordinaire, eût la faiblesse de la raconter ; apparemment son mari ne l'aurait pas racontée non plus, ou ce serait un mari bien indigne du procédé que l'on aurait eu avec lui.¹³⁹

En effet, la mère de la princesse de Clèves admirait sa fille pour sa sincérité : « [...] et elle l'admirait avec raison, car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle [...]. »¹⁴⁰

¹³⁴ Silvère Lotringer, « Madame de Lafayette hors d'elle-même », in: *Lectures de Mme de Lafayette* de Maurice Laugaa, Paris, Librairie Armand Colin, 1971

¹³⁵ *Ibid.*, p. 320.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 320.

¹³⁷ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 210.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 226.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 170.

Madame de Chartres précise sur son lit de mort qu'elle se servait de la sincérité de sa fille pour la conduire, ce qui est en effet à l'opposé de l'extorsion opérée par le système. Monsieur de Clèves prend de cette manière la succession directe de Madame de Chartres, il devient le nouveau médiateur de la princesse, le dernier rempart de la vertu.

La grande valeur de la sincérité est certainement entraînée par la scène précédée de l'aveu, lorsque son mari lui dit :

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrais pour moi-même ; car la sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que, si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri.¹⁴¹

Elle est affectée par les mots de son mari et songe à avouer tout à son mari :

Ce que M. de Clèves lui avait dit sur la sincérité, en parlant de Mme de Tournon, lui revint dans l'esprit ; il lui sembla qu'elle lui devait avouer l'inclination qu'elle avait pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupait longtemps ; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue, elle y trouva de la folie, et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.¹⁴²

Pourtant, à ce moment de l'histoire la princesse de Clèves se rend compte qu'elle est toujours très faible et qu'elle veut aller à la campagne :

Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours, il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage, et si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à en vouloir savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de Mme la Dauphine ce qui était arrivé de la fausse lettre du vidame.¹⁴³

Après avoir avoué, Madame de Clèves a regretté ce qu'elle avait fait. Elle « se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvât qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein ».¹⁴⁴

Monsieur de Clèves voulait rester fidèle à lui-même, il avait donc apprécié la sincérité de sa femme, mais il ne pouvait s'empêcher de se sentir blessé car il croyait sa femme incapable d'aimer. Il voulait connaître le nom de celui qu'elle aimait :

La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini ; vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari. Mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter.¹⁴⁵

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 65.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 96.

¹⁴² *Ibid.*, p. 120.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 152.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 156.

Mais les conséquences néfastes de l'aveu sont visibles. La princesse le réalise immédiatement après le départ de son mari :

Lorsque ce prince fut parti, que Mme de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôtée elle-même le cœur et l'estime de son mari et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. [...] La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.¹⁴⁶

La jalousie rend Monsieur de Clèves fou, il commence à mentir à sa femme et à la faire espionner. De plus, il meurt en la maudissant. Par conséquent, nous pouvons constater que la sincérité, de même que l'amour. De plus, l'aveu et son échec forment la scène centrale du roman et ils servent d'introduction à la retraite finale de la princesse.

3.4. La mort, la destinée

Les divers types de divertissement dans la cour sont provoqués par l'ennui, mais ils servent aussi à oublier la condition humaine, c'est-à-dire la présence de la mort. On peut dire que la mort joue le rôle de leitmotiv dans tout le roman, puisque plusieurs morts sont racontées et les autres sont provoquées. La mort du roi Henri II est éminemment significative, parce qu'elle intervient pendant l'une des manifestations les plus galantes et brillantes dans la cour. Ainsi meurt-il en plein divertissement :

Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'œil et y demeura. Ce prince tomba du coup ; ses écuyers et M. de Montmorency, qui était un des maréchaux du camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé, mais le roi ne s'étonna point. Il dit que c'était peu de chose, et qu'il pardonnait au comte de Montgomery. On peut jouer quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie.¹⁴⁷

La mort d'Henri II est également significative parce qu'elle entraîne un changement dans la vie de cour – l'avènement de François II provoque un renversement des rapports de forces et de faveurs dans la cour.

À la fin du roman, la princesse se retire très loin de Paris parce qu'elle veut être loin du duc de Nemours pour pouvoir lui résister. Elle « résolut de faire un assez long voyage,

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 179-180.

pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre dans la retraite ». ¹⁴⁸ Elle tombe malade. C'est une maladie grave : elle « [...] demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissait guère d'espérance de sa vie ». ¹⁴⁹ Cette maladie est le signe visible d'une aporie tragique que représente la situation sans issue. Puisqu'elle ne sait pas comment choisir entre l'amour et le devoir/les bienséances, Madame de Clèves décide d'aller au couvent. Son retrait de la cour sera autodestructeur, puisqu'elle envisage la mort comme unique échappement.

Un autre exemple de la mort est le décès soudain et inexplicable de Madame de Chartres. Sa fièvre redouble soudainement et les époux Clèves décident à rester auprès d'elle tout le temps. Quand Madame de Chartres comprend qu'elle va mourir, elle évoque le bonheur et se prépare à paraître devant Dieu. Elle est digne de sa vertu pour son courage :

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter, ni parler davantage. Mme de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et Mme de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à quoi elle se sentait attachée. ¹⁵⁰

Le prince de Clèves meurt très soudainement aussi. Voici ses mots quand il est à l'agonie et qu'il veut mourir : « Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire. Je me sens si proche de la mort que je ne veux rien voir de ce qui me pourrait faire regretter la vie. » ¹⁵¹

Tous les personnages quittent la vie dans une grande dignité et dans la bienséance ; la mort de Madame de Chartres notamment ressemble à celle d'une sainte. Aussi, à la fin du roman Madame de Clèves retrouve la foi qu'elle n'avait jamais oubliée, mais c'était le bon moment pour l'invoquer si nettement :

[...] qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposaient au penchant qu'elle avait d'être à lui, les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes qu'elles y avait renoncé pour jamais ; qu'elle ne pensait plus qu'à celles de l'autre vie et qu'il ne lui restait aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était. ¹⁵²

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 222.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 224.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 86.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 204.

¹⁵² *Ibid.*, p. 225.

Elle renonce à toutes les choses de ce monde pour se préparer à la mort. Madame de Chartres l'a fait les deux derniers jours de sa vie et sa fille le fera durant tout le reste de sa courte vie.

Il paraît que le terme de « destinée » a un sens de faible importance. Néanmoins par exemple, dans son ultime conversation avec Madame de Clèves, le duc de Nemours met l'accent sur la destinée :

[...] j'aurais pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous, ma destinée m'aurait conduit à aimer la plus estimable personne du monde, j'aurais vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse, elle ne m'aurait haï [...].¹⁵³

Et Madame de Clèves lui répond que feu son époux était peut être le seul mari qui ait pu continuer à aimer sa femme et à en être toujours amoureux :

Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferai toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur [...].¹⁵⁴

Elle est triste et se plaint de sa cruelle destinée :

Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ?¹⁵⁵

Aux plaintes de la héroïne, Monsieur de Nemours réplique : « Il n'y a point d'obstacle, madame, vous seule vous opposez à mon bonheur, vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. »¹⁵⁶

S'il lui dit cela c'est parce qu'elle est désormais libre et qu'elle peut l'épouser sans aucun problème. C'est la princesse elle-même qui choisit de ne pas trahir son mari et de ne pas se remarier avec le duc de Nemours, la fin tragique n'est pas à imputer à la destinée. La princesse a un destin, mais elle a aussi le droit de choisir son chemin.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 215.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 217.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 219.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 219.

3.5. La hiérarchie des valeurs

Dans le roman *La Princesse de Clèves*, Madame de Lafayette parle, par la bouche de ses personnages et par son narrateur, et surtout à travers le monologue intérieur de la princesse de Clèves, des valeurs qui appartiennent à son univers. Le sommet de la gamme des valeurs est occupé par la naissance, la fortune, le mérite et l'éclat. Ces valeurs sont réelles et la romancière les accepte telles qu'elles sont. Elle fait la différence entre les devoirs des femmes et ceux des hommes ; une femme doit respecter la bienséance et son éclat est la valeur qui domine toutes les autres. Le prototype de la femme idéale est une femme qui peut concilier la vertu et le bonheur. Or, l'amour conjugal réciproque est le seul qui puisse garantir le respect de ces deux valeurs. Mais, comme Madame de Lafayette l'a démontré, il est presque impossible de faire preuve du bonheur et de la vertu à la fois, parce que, lorsque l'amour est partagé, les hommes se lassent très vite de leur épouse. L'exemple de l'héroïne du roman le montre bien : elle sacrifie le bonheur pour la vertu, bien qu'au début du roman elle pense que la bienséance suffit.

Il semble assez simple de percer le secret du détachement des valeurs de ce monde dont la princesse fait preuve à la fin du roman : elle s'est tournée vers Dieu et a trouvé dans la foi la force pour se préparer à la mort et pour l'affronter d'une manière sereine. J'ai d'ailleurs déjà cité la partie finale du roman :

Enfin, elle surmonta les restes de cette passion qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés. [...] les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes qu'elle y avait renoncé pour jamais ; qu'elle ne pensait plus qu'à celles de l'autre vie et qu'il ne lui restait aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était.¹⁵⁷

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 224-225.

DEUXIÈME PARTIE:
L'ÉTUDE D'UN EXTRAIT DU ROMAN EN CLASSE DE TERMINALE
DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE / LANGUE SECONDE

Ch. 1 LE TEXTE LITTÉRAIRE EN CLASSE DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

L'étude des textes littéraires, ainsi que des extraits de textes littéraires dans le contexte de l'enseignement du FLE (Français Langue Étrangère) a toujours été sujet à grande discussion. L'accent est mis sur l'expression orale en classe, par exemple, lors d'une conversation. Mais il est évident que les situations d'emploi ont une grande influence sur les réalisations linguistiques. En effet, un dialogue qui a lieu en classe, entre les apprenants ou entre l'apprenant et l'enseignant présente beaucoup de traits elliptiques : les gestes, la mimique et le décor suffisent pour que la conversation soit claire. Dans l'œuvre écrite, par contre, l'écrivain doit tout verbaliser. Dans le manuel pédagogique *Guide pédagogique pour le professeur de français langue étrangère*, Daniel Coste décrit la tâche de l'écrivain :

À ce prix se fait la création : l'œuvre est un monde construit par le seul pouvoir du verbe. Concrètement, il en résulte des nécessités que ne connaît pas l'échange quotidien : il faut planter le décor, décrire et mettre en place les personnages, développer les analyses et les explications. Chaque écrivain peut bien sûr jouer de ces contraintes, faire, comme souvent Balzac, de nécessité vertu, ou bien passer outre et laisser au lecteur le soin de boucher les trous ; il n'en demeure pas moins que tout ce qui est dit ou suggéré repose sur la présence ou l'absence de mots.¹⁵⁸

La langue est, d'une part, un moyen de communication qui est utilisé tous les jours et qui est commun à tous les locuteurs de cette langue ; d'autre part, le texte littéraire est un objet d'art, c'est-à-dire un texte unique, sans contexte. L'auteur Daniel Coste distingue deux types d'études du français langue étrangère. Le premier type vise la maîtrise de la langue usuelle, un moyen utilitaire écrit et oral, et l'autre type vise une culture littéraire et n'ayant que faire du pragmatisme de la communication quotidienne. Dans le *Manière de classe*, l'auteur Louis Porcher écrit :

Il y a ainsi l'affichage d'une double volonté : celle de redonner au texte de fiction un rôle méthodologique éminent comme motivation à la lecture, c'est-à-dire aussi à une langue et à une culture ; celle de montrer que, sur un texte de fiction peuvent se greffer de très nombreuses et très diverses activités pédagogiques utiles à l'apprentissage, et qu'on a bien tort de négliger le formidable réservoir que constitue le texte littéraire à cet égard : dans cette perspective, le texte joue alors le rôle (pédagogique) de document authentique, de source de travail et d'enseignement, d'occasion d'apprendre.¹⁵⁹

¹⁵⁸ Daniel Coste, *Guide pédagogique pour le professeur de français langue étrangère*, sous la direction d'André Reboullet, Hachette, Paris, 1971, p. 156-157.

¹⁵⁹ Louis Porcher, *Manières de classe*, Les Éditions Didier, Paris, 1987, p. 39.

Dans la section suivante, je vais essayer d'illustrer justement le second type de l'enseignement du français langue étrangère, en présentant le plan d'étude et d'analyse d'un extrait littérature – il s'agira notamment d'un extrait de *La Princesse de Clèves* en classe de terminale (préparation au baccalauréat littéraire) dans un lycée de Zagreb.

En langue seconde, la clé du succès pour l'étude de l'extrait d'un texte littéraire dépend du texte qui est proposé aux apprenants, mais il faut d'abord que les apprenants le lisent à haute voix ; c'est ce qui entretient leur motivation et consolide leur apprentissage. Il est nécessaire de montrer aux apprenants que la littérature n'est pas un phénomène désuet et démodé, puisque elle concerne notre vie à nous. Il faut aussi leur faire comprendre que la littérature est en fait le reflet de la société de son époque. Elle nous introduit à la philosophie et à la pensée d'une époque, nous offre une vision du monde et nous facilite des relations multiculturelles. Plusieurs recherches ont porté sur l'aspect sémantique, la grammaire, le vocabulaire et l'aspect socioculturel dans le domaine de la lisibilité. Les résultats ont mis en évidence que la reconnaissance de la structure d'un texte et du plan suivi par l'auteur permet à l'apprenant de faire de meilleurs rappels en reportant davantage d'idées. Les enseignants doivent attirer l'attention sur les éléments importants et apprendre aux apprenants à les associer à un type particulier de texte. Les chercheurs pensent également que certaines caractéristiques contextuelles comme les titres, les images et les questions qui servent à vérifier la compréhension ont un effet sur la compréhension d'un texte. En ce qui concerne la grammaire, les énoncés qui contribuent à la création de phrases très compactes et denses en information (comme les infinitives, nominales, subordonnées, etc.) rendent le texte très difficile. Les résultats des recherches ont démontré que c'est le vocabulaire qui crée probablement le plus grand blocage dans la compréhension du texte. Les mots du contenu (verbes, substantifs, adjectifs, etc.) sont aussi difficiles à reconnaître que les mots fonctionnels comme les prépositions et les conjonctions. Les chercheurs disent qu'il faut privilégier des textes qui reflètent la réalité socioculturelle proche de celle des apprenants pour faciliter la compréhension. Pour trouver des textes qui conviennent à une bonne approche méthodologique, il est donc indispensable que l'enseignant prenne en considération les connaissances antérieures de ses apprenants. Il est très important de tenir compte de tous ces éléments, puisque les textes difficiles ennuiement les apprenants et les découragent.

Comme une grande majorité des apprenants de langue seconde ne possède pas de bonnes stratégies de lecture, il faut sensibiliser les apprenants au concept de stratégie. Le professeur peut planifier des activités qui permettent de faire acquérir aux apprenants des stratégies de lecture efficace. Les activités sont en relation avec des stratégies comme : tolérer l'imprécision, reconnaître un mot, une phrase, utiliser des connaissances textuelles et référentielles, formuler des hypothèses et faire des inférences. Il faut insister sur le fait que les apprenants ne doivent pas se paralyser s'ils ne connaissent un mot. Le texte doit être toujours lu jusqu'à la fin, même si un obstacle est rencontré. Il faut apprendre à associer. Également, il faut savoir formuler des hypothèses à partir des éléments contextuels – titre, sous-titre, images, etc. ou des mots-clés. Quand on travaille avec des textes narratifs, il est essentiel de faire comprendre aux étudiants que la structure textuelle est un outil important pour une meilleure compréhension du texte. Pour cela les professeurs peuvent demander aux apprenants de préparer une simulation en suivant la logique d'un texte narratif. Pour conclure, il faut mentionner que l'inférence est une idée qui n'est pas ouvertement exprimée dans un texte mais plutôt suggérée par l'auteur. L'apprenant qui est capable de trouver l'inférence est capable de faire un nouveau type de lecture – la lecture critique. L'apprenant peut comprendre quel est le point de vue de l'auteur, et si l'auteur exprime ou non ses idées d'une manière directe. Quel que soit le niveau d'apprentissage (primaire, secondaire, collégial ou universitaire), toutes les pratiques pédagogiques apprennent à exploiter toutes les dispositions pour que l'apprenant devienne un meilleur lecteur.

La question qui se pose très souvent est quel genre du texte exploiter en classe : le roman, la poésie ou le théâtre ? Il a été montré que le texte romanesque est le seul genre littéraire dont les apprenants n'ont pas peur. Les romans ne peuvent pas être exploités en entier, étant donné que c'est un travail qui nécessiterait une année scolaire entière. Néanmoins, les extraits de romans, bien choisis, sont très utiles dans une classe de FLE. Il est très important de bien choisir l'extrait afin que les apprenants puissent le comprendre même hors contexte.

L'objectif principal du travail sur des extraits de roman en classe de FLE est le développement de la compétence de compréhension de l'écrit. Pour la compréhension du texte, les professeurs montrent plusieurs étapes de lecture de manière à ce que les apprenants déchiffrent l'extrait pour comprendre la polysémie des sens et des voix.

L'activité finale est souvent une composition, normalement sous forme de résumé du texte soit à l'oral soit à l'écrit. Dans la section suivante, intitulée *Le plan de la leçon*, je vais présenter une leçon de littérature, plus précisément la leçon d'un extrait du roman *La Princesse de Clèves*. La leçon peut avoir lieu au XVIII^e lycée de Zagreb. Les élèves y suivent un enseignement bilingue – le programme croato-français. D'abord, on va leur présenter l'histoire de France de l'époque de Madame de Lafayette, ainsi que l'histoire politique de l'époque à laquelle est située l'action du roman (et qui est le milieu du XVI^e siècle) et leur expliquer les termes de l'absolutisme, de la monarchie absolue, de la Fronde et leur présenter les photographies des châteaux de Chambord et du Louvre, ou une courte vidéo sur ces châteaux, pour leur permettre d'avoir une idée de la magnificence de la France au XVI^e et XVII^e siècles. L'extrait de *La Princesse de Clèves* que nous avons choisi à analyser est la scène du double espionnage à Coulommiers, quand un gentilhomme de Monsieur de Clèves observe Monsieur de Nemours alors que ce dernier à son tour observe et surprend Madame de Clèves dans sa rêverie. Avec la scène de l'aveu, c'est une des deux scènes les plus importantes du roman. C'est un moment plein d'émotion pour les deux protagonistes du roman, c'est aussi un moment sensuel et qui est d'une grande qualité littéraire. Le lecteur peut y ressentir la profondeur de la douleur et de la souffrance des protagonistes et avoir une idée du pouvoir fatal de la passion. Étant donné que les élèves de terminale du lycée choisi ont un niveau haut intermédiaire (B2), la leçon devrait se dérouler sans problème. Les connaissances de la grammaire et du vocabulaire déjà acquises vont aider les apprenants à réaliser l'activité de production écrite pour le devoir.

Ch. 2 LE PLAN DE LA LEÇON

Nom de l'école : XVIII^e lycée de Zagreb

Nom du professeur : Sara Nežić

Date : le 15 avril 2013

Classe : classe terminale

Durée : 90 minutes

Contenu didactique :

- **contenu thématique :** l'amour à la cour d'Henri II
- **contenu grammatical :** la récapitulation du passé simple
- **contenu communicationnel :** faire le résumé d'un extrait de roman *La Princesse de Clèves*, faire parler les élèves du sentiment amoureux en général, et de l'amour interdit de la princesse et du duc de Nemours en particulier, ainsi que des autres cas célèbres de l'amour-passion en littérature ; faire parler les élèves des obstacles à l'amour et de l'hypocrisie à l'époque d'Henri II et à notre époque à nous
- **contenu socio-culturel :** comprendre les enjeux des événements les plus importants de l'histoire politique du XVI^e et du XVII^e siècles, apprendre aux élèves qui est Madame de Lafayette et pourquoi elle est une des plus grandes romancières françaises, apprendre les mœurs et les habitudes des courtisans de la cour

Aides pédagogiques : l'audio téléchargé du site web :

<http://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/madame-de-la-fayette-la-princesse-de-cleves.html> (Tome IV), les questions de compréhension

Outils (supports) pédagogiques : un tableau blanc, des feutres, des photos, la cassette vidéo sur le château de Chambord et sur le château du Louvre, le roman *La Princesse de Clèves*, les photocopies avec l'extrait de la scène à Coulommiers, un ordinateur portable.

Procédés et techniques de travail : le dialogue en classe, le travail avec toute la classe, le travail en groupes de deux, le travail individuel.

Objectifs : apprendre les faits les plus importants de l'histoire politique de la France des XVI^e et XVII^e siècles, apprendre la biographie de Madame de Lafayette et étudier les valeurs en vigueur dans le monde de son roman, acquérir un nouveau vocabulaire, faire une composition écrite.

La conduite de la classe de langue :

I Introduction (3 min)

J'entre dans la classe et je salue les apprenants. Pour les sensibiliser un peu au cours de français, je demande aux apprenants :

Enseignante : “Bonjour ! Comment allez-vous ? Qu'est-ce que nous avons fait cette semaine ? Est-ce que vous avez fait le devoir ?”

Les apprenants répondent et je vérifie le devoir.

II Mise en train (15 min)

D'abord, je leur pose la question : « Imaginez un couple qui s'aime d'un amour véritable. Ils sont jeunes, très beaux, intelligents, sensibles, vertueux, riches, et ils appartiennent aux meilleures familles nobles de France. Peuvent-ils être très malheureux en même temps ? Imaginez les obstacles possibles à leur amour. » Les élèves répondent en les énumérant.

Ensuite, je leur montre les photos de la princesse de Clèves (la photo de l'actrice du film *La princesse de Clèves*) et de Madame de Lafayette, mais aussi le livre *La Princesse de Clèves* en français.

Enseignante : « Est-ce que vous savez qui sont les personnages sur les photos ? Est-ce que vous connaissez cette œuvre ? Est-ce que vous avez déjà quelques informations sur la vie de l'auteur ? Elle a vécu à quel siècle ? »

Je suppose que les apprenants ne connaissent pas les réponses, donc je leur explique qui est l'auteur du roman *La Princesse de Clèves* et je parle un peu de sa biographie.

Après, j'écris le mot « l'amour-passion » au centre du tableau parce que nous allons faire un brainstorming (remue-méninges) sur tout le vocabulaire que les apprenants peuvent rattacher à l'idée d'« amour-passion ». Je leur donne 3 minutes pour le faire. Ils doivent écrire tout ce qui leur vient à l'esprit quand ils pensent à l'amour-passion. On refait le même exercice avec le mot « princesse ». J'écris au tableau les idées des apprenants. Si cela s'avère nécessaire, je leur explique les mots inconnus. Par exemple : la folie, la fin malheureuse, la jalousie, la fascination, la maîtresse, l'amant, le plaisir, la magnificence, la grâce, l'éclat, le luxe, la beauté, l'élégance, la cour, les courtisans, etc.

III Présentation (25 min)

J'explique que ces mots décrivent la France de l'époque de Madame de Lafayette et j'écris au tableau le titre *La France au XVII^e siècle*. Je leur décris le contexte historique de l'écriture et de la parution du roman, ainsi que le contexte historique de l'action du roman. Je demande aux élèves s'ils savent déjà quelque chose du XVI^e et du XVII^e siècle en France. Probablement, ils sauront le nom d'un ou de deux des rois qui ont régné à l'époque et quelques détails sur l'art (le baroque et le classicisme, ils auront déjà entendu parler du château de Versailles). Je leur parle du XVII^e siècle et j'écris les notes au tableau, alors que les apprenants copient les informations dans leurs cahiers (les notes sont présentées dans la section *Le plan du tableau*). J'ai préparé cette partie de mon cours en étudiant l'*Histoire de France* de Jean Carpentier et François Lebrun¹⁶⁰ et l'*Histoire de la civilisation française* (tome II) de Georges Duby et Robert Mandrou.¹⁶¹

¹⁶⁰ Jean Carpentier, François Lebrun, *Povijest Francuske*, Barbat, Zagreb, 1999.

¹⁶¹ Georges Duby et Robert Mandrou, *Histoire de la civilisation française, tome 2 : XVII^e-XX^e siècle*, Armand Colin, Paris, 1969.

IV Mémorisation (17 min)

Après cette activité je demande aux élèves de lire l'extrait choisi de *La Princesse de Clèves* : il s'agit de la scène du double espionnage à Coulommiers. Au cours de cette scène nocturne un gentilhomme envoyé par le prince de Clèves poursuit Monsieur de Nemours jusqu'à Coulommiers où celui-ci observe en cachette Madame de Clèves qui observe à son tour et sans être vue de ses suivantes le tableau avec le portrait de Monsieur de Nemours.

J'explique aux apprenants de quoi il s'agit dans le roman, puisque ils ne l'ont pas lu. Je pense qu'il faut donc leur raconter le sujet du roman et leur en donner un bref résumé. Cela servira comme une bonne introduction à la lecture. Cela servira aussi à mieux comprendre le comportement des protagonistes. Je demande aux apprenants de distribuer les photocopies que j'ai préparées pour eux (les photocopies contiennent la scène du double espionnage à Coulommiers). Les apprenants écoutent l'audio que j'ai téléchargé d'un site web. Si, par hasard, il y a quelque problème avec le son ou avec l'ordinateur, je demande à un ou à plusieurs élèves de la classe de lire le texte à haute voix deux fois de suite. À la première lecture, je demande aux élèves d'essayer de saisir le sens général de l'extrait. À la seconde lecture, les élèves doivent souligner les mots qu'ils ne connaissent pas, et me poser les questions sur leur sens.

Enseignante : « En écoutant le texte, essayez de comprendre ce qui se passe dans cet extrait ».

Ensuite, je dis : « À la seconde lecture, soulignez tous les mots que vous ne connaissez pas. »

Après la lecture, les élèves dictent les mots inconnus à un élève qui les écrit au tableau. Il écrit par exemple les mots suivants : s'acquitter, la commission, aisément, démêler, la corbeille, les palissades, répandre, le nœud, le flambeau, la hardiesse, affliger, le saule, consentir, accabler, redoutable, effrayer, dissiper, la diligence, la complaisance, etc.

Je n'explique pas le sens de ces mots tout de suite, pour que les élèves soient plus attentifs. Je leur demande de deviner et de chercher le sens eux-mêmes, en leur donnant éventuellement l'explication en français ou les synonymes des mots dont ils n'arrivent pas à comprendre le sens autrement.

V Fixation (L'explication du texte) (33 min)

Je leur demande de me raconter brièvement le résumé de l'extrait écouté. Pour les aider, j'ai écrit des questions à la fin de l'extrait pour vérifier la compréhension du texte. Je leur donne 13 minutes pour lire le texte de nouveau si c'est nécessaire et pour préparer les réponses. Les élèves travaillent en paires.

Les questions sont : Quand et où la scène se déroule-t-elle ? Racontez brièvement cette scène, et définissez le moment clé de la scène. Qui sont les personnages ? Que peut-on savoir sur les personnages de cette scène ? Que sait-on sur les sentiments et les réflexions des personnages ? Quelle est la réaction de la princesse de Clèves quand elle croit apercevoir le duc de Nemours ? Pourquoi peut-on appeler cette scène la scène des miroirs ou la scène des regards ?

Chaque paire répond à une question au moins et toute la classe prend des notes dans les cahiers. Pour vérifier les réponses, j'utilise l'étude de René Pommier, « Rêverie d'une amoureuse » et son site « *Assez décodé !* »¹⁶² Sur ce site Internet, Pommier analyse *La Princesse de Clèves*, et dans l'article intitulé « Rêverie d'une amoureuse » il détaille la scène à Coulommiers, et précisément l'extrait que j'ai choisi pour le travail en classe avec des apprenants.

L'analyse se déroule comme ceci :

Il est essentiel de noter que Madame de Lafayette, qui, comme l'a remarqué Jean Cocteau,¹⁶³ donne rarement la description de objets et pose rarement le décor, fait dans le

¹⁶² <http://rene.pommier.free.fr/Princesse06.html>, 03.02.2013.

¹⁶³ Jean Cocteau dit notamment : « Un des innombrables privilèges de Mme de Lafayette, c'est de planter un décor qu'elle ne plante jamais, d'évoquer dans le moindre détail des accessoires dont elle ne s'occupe jamais [...]. Cette faculté de peindre sans dépeindre (atmosphériquement, pour ainsi dire) est une énigme, surtout dans : *La Princesse de Montpensier*, *La Comtesse de Tende* où cette énigme relève de la matérialisation spirite. Un objet n'est pas là et il est là. Voilà l'énigme. » (Jean Cocteau, « Une débauche effrayante » in : Maurice Laugaa, *Lectures de Mme de Lafayette*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 235.)

récit de la scène à Coulommiers une exception à la règle. Elle y décrit longuement les objets, d'où le caractère visuel de la scène (on peut y trouver la mention d'un lit de repos, de deux tables, d'une canne des Indes, etc.). Ces indications matérielles servent de support à une analyse psychologique qui est le centre d'intérêt essentiel. Pour la première fois dans le roman, Madame de Lafayette ne se sert pas du dialogue, ni même du monologue intérieur auquel elle a pourtant très souvent recours. Les faits et les gestes des personnages permettent au lecteur de dégager l'exacte signification de la scène muette à Coulommiers.

L'unité et le mouvement des trois personnages décrits dans cette scène sont remarquables. Les personnages sont présentés en train d'en regarder un autre soigneusement. Madame de Clèves observe et admire la copie du duc de Nemours – son portrait, alors que Monsieur de Nemours regarde en cachette Madame de Clèves et que le gentilhomme espion observe à son tour Monsieur de Nemours. Le lecteur a l'opportunité de revoir la même scène sous des angles multiples, vus par les yeux des trois personnages.

C'est la première fois que Monsieur de Nemours voit Madame de Clèves seule et peu habillée, la tête nue. Il remarque que si elle porte des rubans jaunes et noirs, c'est parce que ce sont des couleurs qu'il a porté au tournoi. Le détail le plus important du récit des faits et gestes de Madame de Clèves est certainement le fait qu'elle contemple le portrait de Monsieur de Nemours. Le duc, caché derrière une des fenêtres, sent de la satisfaction à observer la princesse qui observe à son tour son portrait, mais, en même temps, il éprouve de l'amertume parce qu'il est jaloux de son propre portrait. Le lecteur qui a lu le livre en entier, sait que Madame de Clèves ne l'a jamais regardé, et le duc est sûr qu'elle ne le regardera probablement jamais avec les yeux avec lesquels elle regarde son portrait. En réalité, un peu plus tard, il fait du bruit si bien qu'elle tourne la tête, et, croyant l'avoir reconnu, elle se réfugie dans le pavillon.

Madame de Clèves est convaincue que la passion est l'ennemie mortelle du repos (ce dernier étant conçu comme le calme qui délasse physiquement et moralement), puisque la jalousie est une souffrance insupportable. D'une certaine manière, Madame de Clèves semble avoir réconcilié le repos avec la passion (l'amour) en vivant la passion sur le mode purement imaginaire — platonique et solitaire, comme elle le fait dans cette scène.

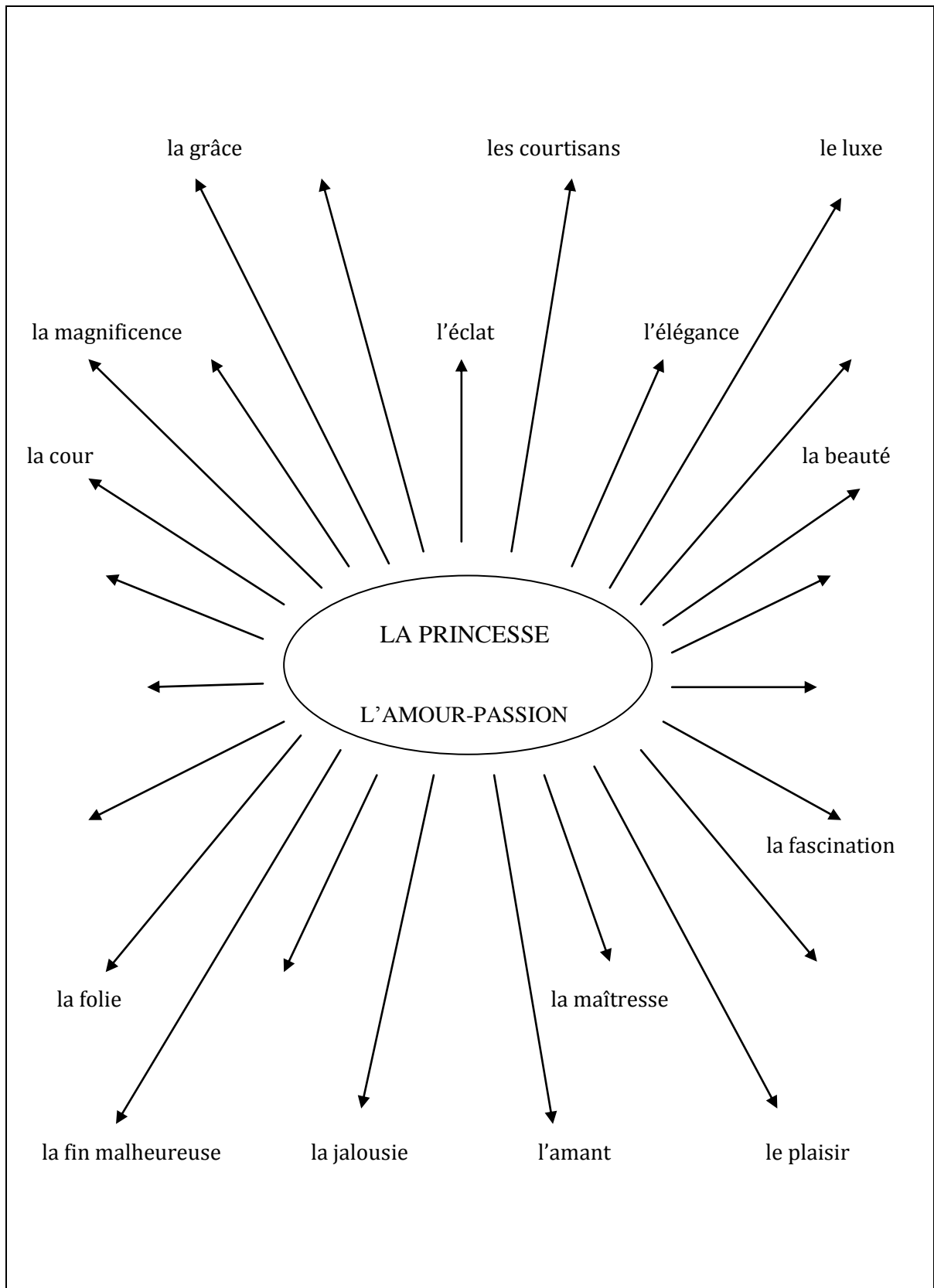
La scène annonce la suite des événements, puisqu'il est évident que le gentilhomme dira à son maître le prince de Clèves qu'il a vu Monsieur de Nemours près du pavillon de

Madame de Clèves, bien qu'il n'ait pu voir ce qui s'est réellement passé. Monsieur de Clèves mourra de douleur et sa mort sera la conséquence tragique de son interprétation erronée du rapport de son gentilhomme.

VI Réemploi (2 min)

Pour leur devoir, les apprenants doivent inventer une fin différente de cet extrait selon les préférences de l'apprenant (fin heureuse, triste, imprévue, drôle, etc.). La composition doit comporter au moins 200 mots. Au prochain cours, les apprenants me rendront leurs devoirs.

2.1. Plan du tableau



LA FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

- **XVI^e siècle** : pendant les règnes de François Ier et d'Henri II, le pouvoir du roi est de plus en plus fort. Ces deux rois posent les bases de la future monarchie absolue. **L'absolutisme** : le roi est le seul souverain de son royaume et n'a pas de comptes à rendre à ses sujets

- mais le pouvoir absolu de roi a des limites (il a des devoirs envers ses **sujets** et envers **Dieu**, et il doit respecter les "lois fondamentales" du royaume comme l'hérédité de la couronne (avec l'exclusion des femmes comme le veut la loi salique), l'inaliénabilité du domaine et l'indépendance du pouvoir royal

Concordat de Bologne : François Ier s'assure de la subordination du clergé : c'est le roi en personne qui nomme les évêques et les abbés.

- **XVII^e siècle** : **Louis XIII** a 9 ans quand mort son père; la régence par la reine mère Marie de Médicis
- Cardinal Richelieu devient chef du Conseil, le roi accorde sa confiance totale à Richelieu
- Richelieu doit assurer autorité du roi dans tout le royaume. Pour le faire il surveille et dirige opinion publique en envoyant les commissaires du roi en province
- Après la mort du cardinal, Louis XIII lui demeure fidèle et poursuit la même politique avec le même personnel ministériel, notamment avec Mazarin
- **Les Frondes**:
- **La Fronde parlementaire** (1648) : parlement de Paris exige : le rappel de tous les commissaires ou intendants, et vote par le parlement des impôts nouveaux et des créations d'offices
- Le parlement organise la résistance, lève des troupes, alors que l'armée royale, commandée par Condé, fait le siège de la capitale
- Les parlementaires préfèrent négocier — en 1649 c'est la fin de cette guerre civile qui reçoit le nom de la Fronde parlementaire
- **La Fronde des princes** (1649) est provoquée par la désobéissance et la révolte des princes de Condé et Condi
- Le succès de Mazarin réveille hostilité du parlement de Paris et provoque l'union des deux Frondes en 1651
- En 1651 Louis XIV devient adulte
- **La Fronde Condéenne** (1651-1653)
- Le prince de Condé entre en relation avec l'Espagne et tente de soulever toute la partie sud-ouest du pays
- Mazarin rejoint la reine mère (Anne Autriche) et le roi (Louis XIV) à Poitiers
- Condé veut rejoindre la capitale, mais la Turenne veut l'en empêcher : Condé est vaincu. Détesté par les parisiens, il doit quitter la capitale.
- Mazarin restaure l'autorité royale

s'acquitter	la saule
la commission	consentir
aisément	accabler
démêler	redoutable
la corbeille	effrayer
les palissades	dissiper
répandre	la diligence
le nœud	la complaisance
le flambeau	la hardiesse

CONCLUSION

La Princesse de Clèves présente un cas intéressant de roman d'analyse où les obstacles sont intérieurs. La jeune femme, Madame de Clèves, qui était mariée par sa famille pour des raisons d'intérêts, ne découvre l'amour qu'après le mariage, et qui plus est, pour un autre homme que son mari. Mon opinion est qu'une fois que la princesse de Clèves a pris conscience de ses sentiments, elle devient sa propre ennemie – elle se refuse à elle-même le droit de l'aimer. Dès le début, le lecteur sait que le mariage de Mademoiselle de Chartres avec le prince de Clèves a été un mariage de raison, qu'elle estime et respecte son époux, mais qu'elle ne l'aime pas, puisque l'amour ne se commande pas. Vraisemblablement, elle éprouve la peur de la passion de Monsieur de Nemours et de celle qu'elle ressent, parce que c'est un affect irrationnel, incontrôlable, imprévisible, qui expose à la souffrance. De cette manière elle se protège contre elle-même, de sorte qu'elle se met sous la protection de son mari par l'aveu qu'elle lui fait. Une autre raison de son refus au duc de Nemours à la fin du roman est qu'elle craint aussi de voir disparaître la passion, c'est-à-dire l'amour du duc de Nemours à l'avenir. La princesse veut un amour total, éternel et absolu, mais elle est consciente de l'impossibilité de réaliser un amour idéal. Au milieu de cette aporie, elle choisit le renoncement.

Les valeurs que présente Madame de Lafayette dans son œuvre sont influencées par le courant principal de la pensée religieuse de son temps qui est le jansénisme. Le jansénisme a marqué la réflexion de plusieurs philosophes moralistes contemporains de Madame de Lafayette, comme Blaise Pascal, La Bruyère et l'ami de Madame de Lafayette, le duc de La Rochefoucauld. Les moralistes offrent une vision pessimiste de l'homme, qui est représenté comme inconstant, faible, ingrat, hypocrite, intéressé et trop occupé de lui-même pour s'inquiéter des autres. Le trait essentiel du désir est de désirer toujours plus et autre chose, mais quand on est certain d'être aimé, le désir s'évanouit. C'est cette recherche du bonheur qui est le moteur de toutes les actions dans la vie d'homme. L'homme, selon Pascal, ressent de l'angoisse devant l'immensité de l'Univers, étant donné qu'il est conscient de sa condition faible et mortelle. Pour Pascal, la vie sans divertissement rend tout homme misérable, parce qu'elle lui laisse le temps de penser à sa condition et c'est ce qui fait le malheur de l'homme. Tous les hommes partagent la même condition humaine, le roi même, s'il reste sans divertissement est « misérable ». Les moralistes

considèrent que le malheur de l'homme vient de ne savoir demeurer en repos, et cette impossibilité pousse l'homme à chercher le divertissement, ce qui fait détourner l'homme de ce qui compte vraiment – Dieu. En ce qui concerne la vision de l'amour, elle est aussi pessimiste. L'amour ne dure pas et il est dans la nature de l'homme de ne pas aimer éternellement puisque l'homme est faible et inconstant par nature. Nous avons vu se réaliser la crainte de Madame de Clèves que Monsieur de Nemours cessera de l'aimer, que son amour pour elle s'usera puisque tout amour s'affaiblit avec le temps, et l'amour conjugal en particulier.

Beaucoup de lecteurs voient dans cette décision finale de la princesse le pessimisme de Madame de Lafayette. Même si on peut interpréter ce renoncement final comme la conséquence de la vision janséniste de la vie du cœur, vision selon laquelle l'amour et la passion ne sont que des imitations tragiques du seul amour véritable, qui est l'amour de Dieu, je crois que l'histoire de la princesse ne représente qu'un cas isolé et non pas la situation où auraient été toutes les femmes de son époque, d'autant plus que les amours présentés dans le roman diffèrent beaucoup l'un de l'autre. On ne peut pas dire que la princesse de Clèves n'avait pas d'autre choix que celui de refuser le duc de Nemours, particulièrement après la mort de son mari, mais elle a vécu toute sa courte vie dans la peur et choisi le célibat, l'isolement, la solitude et le renoncement à l'amour, c'est-à-dire qu'elle a décidé elle-même de renoncer à cette grande passion et à la vie sociale à la cour.

J'ai démontré dans mon étude des personnages de ce roman que Madame de Lafayette utilise quatre types de personnages dans son œuvre : les personnages qui servent seulement de figurants, donc de simples figures décoratives, ensuite les personnages qui révèlent leur essence dans l'action – par exemple, un personnage dont le récit complète le portrait, et qui après devient une figure presque romanesque (Monsieur de Nemours), et un personnage au début présenté comme vide, mais qui plus tard incarne le centre du roman et joue le rôle de celui qui fait l'analyse psychologique (Madame de Clèves). En outre, on a examiné douze types de valeurs apparaissant à la cour et qui sont traitées dans le roman *La Princesse de Clèves*. La *naissance* n'est pas la valeur la plus importante, mais elle a une grande influence sur la vie amoureuse. Le *bien* est aussi important que la naissance, et c'est la raison pour laquelle les familles aristocratiques sacrifient les cadets. À la cour, il faut toujours avoir de l'*éclat* et presque tous les courtisans sont *magnifiques*. L'*amour* dans le roman se manifeste toujours avec violence et comme un coup de foudre, et il est présenté d'abord comme une surprise, ensuite comme une inclination, et enfin comme une passion.

Étroitement lié à la passion, le *bonheur* signifie surmonter tous les obstacles qui s'opposent à une passion. Les *mariages* sont, bien-sûr, convenus par des familles pour conserver l'héritage ou plutôt pour augmenter le patrimoine. On voit que presque tous les mariages sont désunis dans le roman, à cause de l'absence de l'amour. La *vertu* pour une femme mariée de la cour est de vivre comme sous les yeux de son époux, et le *devoir* est une vertu approfondie, mais à la différence du devoir, la vertu est universelle. Le devoir ne contredit pas les bienséances ni la vertu, mais il les accomplit. La *bienséance* comprend l'étiquette et le savoir-vivre et représente la tentation du repos et de l'objectivité, alors que le *repos* se définit comme le calme qui délasse physiquement et moralement. La *mort* joue le rôle de leitmotiv dans tout le roman, et la mort de la princesse, personnage qui est l'incarnation de la *sincérité*, est représentée comme la mort d'une sainte.

L'objectif de la seconde partie du travail était d'étudier brièvement la place de la littérature en classe de FLE en s'interrogeant sur les raisons de lire des textes littéraires en classe. Nous devons dire que nous regrettons qu'il y ait peu de manuels traitant de l'emploi des textes littéraires en classe de français langue étrangère. On constate qu'un texte littéraire est rarement introduit en classe de FLE. C'est pourquoi les apprenants n'ont aucune ou peu de connaissance de la littérature, et un aspect très important de la culture française leur reste par conséquent inconnu. C'est pourquoi j'ai décidé de proposer un plan de leçon constitué d'un extrait de *La Princesse de Clèves* et j'ai proposé l'analyse du même extrait. Il s'agit de la scène du double espionnage à Coulommiers, pour laquelle j'ai préparé les exercices afin de vérifier la compréhension du texte et du vocabulaire. Il est important de rappeler qu'avant de commencer ce que l'on nomme en France « l'explication du texte » – donc, l'analyse détaillée du texte, il faut d'abord commencer par la présentation de l'histoire politique et de l'histoire des idées de l'époque de l'écriture de l'œuvre (et qui est celle de la vieillesse de Louis XIV), tout comme par un bref aperçu de l'histoire politique de l'époque à laquelle la romancière a situé l'action du roman, et qui est la période du règne d'Henri II.

De plus, les apprenants sont invités à inventer une fin différente du roman (fin heureuse, triste, imprévue, drôle, etc.). L'étude du texte littéraire consiste en différentes étapes : la compréhension orale, la compréhension écrite, l'expression orale (puisque les élèves répondent aux questions de l'enseignant et qu'ils donnent leur avis sur les personnages et leurs mobiles) et finalement l'expression écrite. Je crois que cette séance

d'enseignement serait utile pour les apprenants et leur ferait abandonner le préjugé que la littérature est trop complexe pour eux, trop difficile d'accès et qu'ils ne peuvent pas ni la comprendre ni y prendre goût. Je pense avoir prouvé, au contraire, la vérité de ce qu'avait dit Horace dans son *Art poétique* sur la littérature : elle est « *dolce et utile* ». ¹⁶⁴

¹⁶⁴ Nous traduisons par « agréable et utile ».

BIBLIOGRAPHIE

Benamou, Michel, *Pour une nouvelle pédagogie du texte littéraire*, Librairies Hachette et Larousse, Paris, 1979.

Biti, Vladimir, *Pojmovnik suvremene književno teorije*, Matica hrvatska, Zagreb, 1997.

Carpentier, Jean, et Lebrun, François, *Povijest Francuske*, Barbat, Zagreb, 1999.

Collection dirigée par Henri Mitterand, *La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette*, Éditions Nathan, 1989.

Cornaire, Claudette, *Le point sur la lecture*, CLE International, Paris, 1999.

De Rougemont, Denis, *Ljubav i zapad*, Nakladni zavod MH, Zagreb, 1974.

Descotes, Dominique, *Pascal: Pensées*; texte établi par Léon Brunschvicg, Flammarion, Paris, 2001.

Duby, George et Mandrou, Robert, *Histoire de la civilisation française, tome 2 : XVIIe-XXe siècle*, Armand Colin, Paris, 1969

Duby, Georges, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, Paris, 1981.

Encyclopaedia Universalis, Corpus 12, Inceste-Jean Paul, Encyclopaedia Universalis, Paris, S.A., 1966.

Guide pédagogique pour le professeur de français langue étrangère, sous la direction d'André Reboullet, Hachette, Paris, 1971.

Lafond, Jean, *La Rochefoucauld : augustinisme et littérature*, Klincksieck, Paris, 1986.

Lectures de Mme de Lafayette, Maurice Laugaa, maître-assistant à l'Université de Paris VII, Librairie Armand Colin, Paris, 1971.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1955.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, éditée par Jean-Claude Laborie.

Mesnard, Jean, *Madame de Lafayette: La Princesse de Clèves*, GF Flammarion, Paris, 1996.

Niderst, Alain, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Librairie Larousse, Paris, 1973.

Porcher, Louis, *Manières de classe*, Les Éditions Didier, Paris, 1987.

Poulet, George, *Études sur le temps humain*, Plon, Paris, 1950.

Rousset, Jean, *Forme et signification : essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, José Corti, Paris, 1976.

Stegmann, André, *Les Caractères de La Bruyère : Bible de l'honnête homme*, Larousse, Paris, 1972.

Web :

http://dumas.ccsd.cnrs.fr/docs/00/49/44/18/PDF/Dubois_F-R_memoire.pdf, 18.12.2012.

http://dumas.ccsd.cnrs.fr/docs/00/67/47/69/PDF/EVALDT_PIROLLI_Rosalia_M2R.pdf, 21.12.2012.

http://durgatneogi.s3.amazonaws.com/Geetanjali/1291881808Memoire_Final.pdf, 21.12.2012.

<http://rene.pommier.free.fr/Princesse06.html>, 03.02.2013.

<http://rire.ctreq.qc.ca/2010/10/lenseignement-de-la-lecture-litteraire/>, 21.12.2012.

<http://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/madame-de-la-fayette-la-princesse-de-cleves.html>, 21.12.2012.

ANNEXE

1. Madame de Lafayette : extrait de *La Princesse de Clèves* (1678)

[...] Le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'était pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi, il passa le village et alla dans la forêt, à l'endroit par où il jugeait que M. de Nemours pouvait passer, il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé. Sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et quoiqu'il fût obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne, et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins ; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet, toutes les fenêtres en étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servait de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans, elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours, elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait, la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince était aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeurait immobile à regarder Mme de Clèves, sans songer que les moments lui étaient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devait attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin, il crut qu'il le pourrait faire avec plus de sûreté, parce qu'elle serait plus éloignée de ses femmes, mais voyant qu'elle demeurait dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ! Quelle crainte de lui déplaire ! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur et de le voir devenir plein de sévérité et de colère !

Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir Mme de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir, il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avait encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devait pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle aurait une juste colère du péril où il l'exposait par les accidents qui pouvaient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Mme de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître et sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvait mal, et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'était trompée, et que c'était un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle savait qu'il était à Chambord, elle ne trouvait nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse, elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet, et d'aller voir dans le jardin s'il y avait quelqu'un. Peut-être souhaitait-elle, autant qu'elle le craignait, d'y trouver M. de Nemours,

mais enfin la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentiments, et elle trouva qu'il valait mieux demeurer dans le doute où elle était que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut longtemps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensait que ce prince était peut-être si proche, et il était quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours était demeuré dans le jardin, tant qu'il avait vu de la lumière, il n'avait pu perdre l'espérance de revoir Mme de Clèves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avait reconnu, et qu'elle n'était sortie que pour l'éviter, mais, voyant qu'on fermait les portes, il jugea bien qu'il n'avait plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendait le gentilhomme de M. de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village, d'où il était parti le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Coulommiers, pour voir si Mme de Clèves aurait encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à être vue ; quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il était néanmoins très affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne ; il s'abandonna aux transports de son amour et son cœur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes, mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre, elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de Mme de Clèves depuis qu'il en était amoureux, quelle rigueur honnête et modeste elle avait toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât. « Car, enfin, elle m'aime, disait-il, elle m'aime, je n'en saurais douter ; les plus grands engagements et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues. Cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étais haï ; j'ai espéré au temps, je n'en dois plus rien attendre, je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. Si je n'étais point aimé, je songerais à plaire, mais je plais, on m'aime, et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée ? Quoi ! je serai aimé de la plus aimable personne du monde et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour

mieux sentir la douleur d'être maltraité ! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentiments ; pourvu que je les connaisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accabliez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait ; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur et m'avoir fui moi-même si cruellement ? Que craignez-vous ? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable ? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement ; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur, laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenait-il, que je sois aimé de Mme de Clèves et que je sois malheureux ? Qu'elle était belle cette nuit ! Comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds ? Si je l'avais fait, je l'aurais peut-être empêchée de me fuir, mon respect l'aurait rassurée, mais peut-être elle ne m'a pas reconnu, je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme, à une heure si extraordinaire, l'a effrayée. »

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour M. de Nemours ; il attendit la nuit avec impatience, et, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Coulommiers. Le gentilhomme de M. de Clèves, qui s'était déguisé afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avait suivi le soir d'auparavant, et le vit entrer dans le même jardin. Ce prince connut bientôt que Mme de Clèves n'avait pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir, toutes les portes étaient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verrait point de lumières mais ce fut inutilement.

Mme de Clèves, s'étant doutée que M. de Nemours pourrait revenir, était demeurée dans sa chambre ; elle avait appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avait pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière si peu conforme à la conduite qu'elle avait eue jusqu'alors.

Quoique M. de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir si tôt d'un lieu où elle était si souvent. Il passa la nuit entière dans le jardin et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyait tous les jours. Le soleil était levé devant qu'il pensât à se retirer, mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir Mme de Clèves, et il alla chez Mme de Mercœur, qui était alors dans cette maison qu'elle avait proche de Coulommiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frère. Il inventa une cause de son voyage, assez vraisemblable pour la tromper, et enfin il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez Mme de Clèves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, et M. de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitterait à Coulommiers, pour s'en retourner en diligence trouver le roi. Il fit ce dessein de la quitter à Coulommiers dans la pensée de l'en laisser partir la première, et il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à Mme de Clèves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenait dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de M. de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble et ne lui laissa plus de douter que ce ne fût lui qu'elle avait vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colère par la hardiesse et l'imprudence qu'elle trouvait dans ce qu'il avait entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes, et néanmoins il trouva l'art d'y faire paraître tant d'esprit, tant de complaisance et tant d'admiration pour Mme de Clèves, qu'il dissipa, malgré elle, une partie de la froideur qu'elle avait eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le pavillon de la forêt. Il en parla comme du plus agréable lieu du monde et en fit même une description si particulière que Mme de Mercœur lui dit qu'il fallait qu'il y eût été plusieurs fois pour en connaître si bien toutes les beautés.

- « Je ne crois pourtant pas, reprit Mme de Clèves, que M. de Nemours y ait jamais entré, c'est un lieu qui n'est achevé que depuis peu.

- Il n'y a pas longtemps aussi que j'y ai été, reprit M. de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. »

Mme de Mercœur, qui regardait la beauté des jardins, n'avait point d'attention à ce que disait son frère. Mme de Clèves rougit et, baissant les yeux sans regarder M. de Nemours :

- « Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu, et, si vous y avez été, c'est sans que je l'aie su.

- Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels moments de ma vie. »

Mme de Clèves entendait trop bien tout ce que disait ce prince, mais elle n'y répondit point ; elle songea à empêcher Mme de Mercœur d'aller dans ce cabinet parce que le portrait de M. de Nemours y était et qu'elle ne voulait pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, et Mme de Mercœur parla de s'en retourner. Mais quand Mme de Clèves vit que M. de Nemours et sa sœur ne s'en allaient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle allait être exposée, elle se trouva dans le même embarras où elle s'était trouvée à Paris, et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avait son mari, ne contribua pas peu à la déterminer, et, pour éviter que M. de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à Mme de Mercœur qu'elle l'allait conduire jusqu'au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation des rigueurs en Mme de Clèves fut si violente, qu'il en pâlit dans le même moment. Mme de Mercœur lui demanda s'il se trouvait mal, mais il regarda Mme de Clèves, sans que personne s'en aperçût, et il lui fit juger par ses regards qu'il n'avait d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre, et après ce qu'il avait dit, il ne pouvait plus retourner avec sa sœur ; ainsi, il revint à Paris, et en partit le lendemain. [...] ¹⁶⁵

Les questions : Où et quand se déroule la scène ? Racontez-là brièvement et définissez son moment clé. Qui sont les personnages ? Que peut-on savoir sur les personnages de cette scène ? Est-ce que la scène annonce la suite de l'action du roman ? Que sait-on des sentiments et des réflexions des personnages ? Quelle est la réaction de la princesse de Clèves quand elle croit apercevoir le duc de Nemours ? Pourquoi peut-on appeler cette scène la scène des miroirs ou le système des regards ?

¹⁶⁵ Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Larousse, 1995, p. 193-200.

2. Résumé de l'action du roman

L'action du roman *La Princesse de Clèves* s'étend sur une année. C'est la période qui couvre les derniers mois du règne d'Henri II et les premiers du règne de François II. La trame du roman est apparemment très simple. Les événements se succèdent en suivant la chronologie.

Pendant les dernières années du règne d'Henri II, la cour de France est plus magnifique et brillante que jamais. La cour est le lieu de nombreuses intrigues amoureuses. Également, le roi éprouve depuis vingt ans une passion « violente » pour la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers. La cour est troublée par des intrigues politiques et divisée en deux partis : le parti des Guise et le parti du connétable de Montmorency, ce dernier étant méprisé par les princes du sang.

À seize ans, Mademoiselle de Chartres, nièce de Monsieur le vidame de Chartres, vient d'arriver à la cour d'Henri II. Cette demoiselle est très vite remarquée pour sa beauté sans pareil, particulièrement par le prince de Clèves et par le duc de Guise. Avant de paraître à la cour, elle va chez un joaillier, où le prince de Clèves la voit pour la première fois. Il est étonné, frappé d'admiration, et il tombe amoureux d'elle. Il désire l'épouser immédiatement. Madame de Chartres trouve beaucoup de qualités et de grandeur chez le prince de Clèves, et elle croit que sa fille peut l'aimer et, pour cette raison, l'encourage à l'épouser. Sur ce conseil de sa mère qu'elle admire énormément, Mademoiselle de Chartres devient princesse de Clèves. La cérémonie du mariage a lieu au Louvre.

La princesse est admirée de toute la cour ; elle devient une des favorites de la reine dauphine et seule la duchesse de Valentinois ne l'aime pas, à cause de l'oncle de la jeune fille, le Vidame de Chartres. Pendant ce temps, Monsieur de Nemours est absent de la cour. Il rentre à Paris pour assister aux noces du duc de Lorraine et Mademoiselle Claude de France. Le soir des fiançailles, il danse avec Madame de Clèves : c'est donc la première fois qu'ils se voient. C'est un coup de foudre. Toute la salle est enchantée par leur danse et par leur apparence. Le chevalier de Guise est très jaloux en voyant que Madame de Clèves est séduite par le duc de Nemours. La passion du duc de Nemours pour Madame de Clèves le fait rompre avec les dames avec lesquelles il a eu des relations galantes avant sa rencontre avec Mlle de Chartres, de sorte que Madame la Dauphine perd la place qu'elle

occupait dans son cœur. En outre, il ne veut pas aller en Angleterre, et il renonce à la couronne d'Angleterre. Qui plus est, le vidame de Chartres, l'ami intime de Monsieur de Nemours, ne le reconnaît plus et il croit que le duc aime une femme qui ne répond pas à son amour. Madame de Clèves prend conscience de ses sentiments violents pour le duc de Nemours et décide de se confier à sa mère, qui a tout compris et percé le secret de l'amour de sa fille avant même celle-ci. Le lendemain, Madame de Chartres a un peu de fièvre et peu de temps après, sa maladie s'aggrave, et elle meurt. Au décès de sa mère, Madame de Clèves est emmenée à la campagne par son mari. Elle veut s'attacher davantage à son mari pour se protéger des sentiments qu'elle ressent pour le duc de Nemours mais, malheureusement, Madame de Clèves n'éprouve que de l'amitié pour son mari, et elle se rend compte qu'elle n'a d'yeux que pour le duc de Nemours, un homme séduisant et très raffiné. Ayant compris la profondeur de ses sentiments pour le duc, elle désespère de pouvoir jamais l'oublier.

Cet amour est réciproque, mais la jeune fille, attachée aux valeurs que lui a transmises sa mère, est très vertueuse et respectueuse de son mari, si bien qu'elle n'assume pas ces sentiments. La présence fréquente de Monsieur de Nemours ne lui permettra pas d'oublier ces sentiments, au contraire – cette présence ne fait que redoubler la passion de la princesse qui en souffre beaucoup. Un jour, la reine dauphine décide de faire peindre de petits portraits pour les envoyer à sa mère. Monsieur de Nemours veut s'emparer d'un portrait de Madame de Clèves et, profitant de la chambre vide, il le vole, mais la princesse de Clèves l'aperçoit. Elle ne veut pas réclamer publiquement son portrait de crainte de donner l'occasion au duc de Nemours d'une déclaration d'amour. En outre, il y a une scène avec la partie de paume, pendant laquelle le vidame de Chartres perd une lettre, qui était tombée de sa poche et a été ramassée par Chastelart, mais tout le monde pense que la lettre appartient au duc de Nemours. Le vidame rend visite à Monsieur de Nemours afin de lui demander de ne pas révéler que la lettre lui appartient et d'éviter de déshonorer une femme très estimable. C'est la lettre de Madame de Thémis qui est amoureuse de lui, mais leur relation est secrète, car la reine avait besoin d'un confident qui n'avait pas d'amantes. Monsieur de Nemours accepte de l'aider et il se rend chez la princesse de Clèves, puisqu'elle a cette lettre et qu'elle pense que c'est une missive adressée au duc de Nemours. Il n'est pas facile de la convaincre que la lettre s'adresse au vidame. Madame la Dauphine exige que Madame de Clèves fasse rédiger une fausse lettre d'une main

inconnue. Mais le vidame l'a déjà renvoyée à Madame de Thémises et Monsieur de Clèves, la princesse et le duc de Nemours décident alors de réécrire la lettre de mémoire. Cela est l'occasion pour les amoureux de savourer leur intimité.

Madame de Clèves décide d'avouer à son mari qu'elle est amoureuse d'un autre homme, parce qu'elle veut être sincère avec le prince. Mais au dans le moment même de l'aveu de la princesse, Monsieur de Nemours vient rendre visite à sa sœur qui se trouve dans son château à Coulommiers, résidence d'été des Clèves. Il va à leur propriété et écoute leur conversation en se cachant. Le prince de Clèves est hors de lui, il veut mourir de douleur, mais il trouve sa femme encore plus digne d'estime et d'admiration à cause de sa sincérité. Malheureusement, Monsieur de Clèves veut savoir qui est l'homme qui plaît à sa femme et peu à peu il comprend que c'est Monsieur de Nemours, puisque la princesse fuit la présence de celui-ci tout comme elle évite ses yeux. À la cour, la rumeur se répand qu'une femme a avoué à son mari sa passion pour un autre homme. La princesse de Clèves reproche à son mari d'avoir abusé de sa confiance et d'avoir révélé l'aveu à Monsieur de Nemours. Pourtant son époux est innocent, c'est le duc de Nemours qui a été indiscret.

Madame de Clèves décide une fois encore de se retirer à Coulommiers où elle fait porter de grands tableaux représentant les hauts faits du règne d'Henri II. Sachant où elle est allée, Monsieur de Nemours demande congé au roi pour aller à Coulommiers, mais Monsieur de Clèves devine ses intentions et charge un de ses gentilshommes les plus habiles et fidèles de le suivre. Arrivé près du château poursuivi par le gentilhomme, Monsieur de Nemours fait le tour du jardin et voit Madame de Clèves dans son cabinet sur un lit de repos contempler d'un air rêveur son portrait. Il fait du bruit, elle se lève et croyant avoir reconnu le duc, elle se retire dans l'autre cabinet. Finalement elle se dit que ce n'était qu'une illusion mais le lendemain il revient avec sa sœur lui rendre visite. Comme le gentilhomme n'avait pas bien vu par dessus les palissades ce qui se passait dans le jardin, il a dit à Monsieur de Clèves que le duc de Nemours était entré deux nuits dans le jardin. Monsieur de Clèves éprouve de la douleur parce qu'il croit son épouse infidèle, si bien qu'il tombe malade.

La jalousie féroce tuera le mari de la princesse qui se meurt de désespoir et de chagrin. Mais avant de mourir, il lui adresse des paroles très cruelles : il l'accuse d'être la cause de sa mort et lui reproche de ne faire que simuler la douleur. Après sa mort, elle est

désespérée et se sent coupable. Monsieur de Nemours parle avec le vidame de ses sentiments et ils arrangent une entrevue secrète chez le vidame. La princesse reconnaît qu'il lui a fait découvrir des sentiments qu'elle n'avait jamais éprouvés. Cependant, elle ne veut pas l'épouser à cause du sentiment de devoir qu'elle ressent toujours envers son feu mari, et surtout parce qu'elle pense que les hommes ne conservent pas de passion dans le mariage ; ce sont les raisons pour lesquelles elle serait malheureuse en l'épousant. Même une fois libre, elle ne cédera donc pas à ses sentiments et quittera la vie éclatante de la cour pour un couvent, au grand désespoir de Monsieur de Nemours. Elle se retire dans une maison religieuse des Pyrénées.